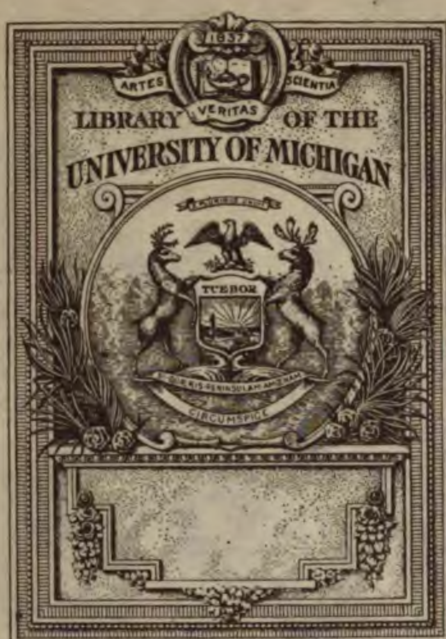

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LES

QUATRE VENTS

DE L'ESPRIT

II

VICTOR HUGO

LES

QUATRE VENTS
DE L'ESPRIT

Le Livre satirique.
Le Livre dramatique.
Le Livre lyrique.
Le Livre épique.

TOME SECOND

III. LE LIVRE LYRIQUE
IV. LE LIVRE ÉPIQUE



PARIS
J. HETZEL. — A. QUANTIN
ÉDITEURS
1881

*

NOUS

*

*

Nous sommes les proscrits ; nous habitons l'abîme;
Nous assistons dans l'ombre au vil bonheur d'un crime;
Nous regardons l'esprit vaincu par l'animal,
Et l'infâme baiser de la fortune au mal;
Nous voyons des heureux qui sont des misérables;
Nous parlons entre nous des choses vénérables,
De la liberté morte et du peuple trahi;
Nous sommes les éclairs du char d'Adonaï;

Nous jetons des lueurs sur les foules fécondes;
Notre clarté noyée apparaît sur les ondes,
Disparaît, puis revient, et surnage toujours;
Un sombre amour remplace en nous tous les amours;
Nous adorons la France et vivons dans les bagnes.
Ne nous demandez pas d'ébranler les montagnes
Ou de saisir au vol ces noirs alérions,
Le tonnerre, le bruit, le vent, nous l'essaierions!
Nous raillons le forfait qui prétend nous absoudre;
Nous attendons, avec un grondement de foudre,
Graves, roulant en nous l'anathème rêveur,
Que le droit soit la loi, que Dieu rentre en faveur,
Et que le genre humain ait des moments lucides;
Nous secouons sur eux qui sont les parricides
Le noir trousseau de clefs de l'enfer entr'ouvert;
Pas plus que le sapin ne cesse d'être vert,
Pas plus que le soleil ne renonce au solstice,
Nous n'oublions l'honneur, le droit et la justice;
En présence du mal que les despotes font
Nous prenons à témoin le firmament profond;
Nous écrivons avec une plume de bronze;
Philippe deux, Sylla, Tibère, Louis onze,
Sont là sous notre œil fixe, et tremblent; les saisons
Passent, que nous importe! indignés, nous laissons
S'envoler dans les vents des pages redoutées;
Si l'empereur est Dieu nous sommes des athées;
A de certains moments, voyant Satan debout,
Nous nous exaspérons au point de nier tout,
Et l'indignation dans nos cœurs se hérisse
Jusqu'à mordre parfois notre âme, sa nourrice;

Mais Dieu permet la plainte au juste qui le sert;
L'été, quelle que soit l'âpreté du désert,
Nous rêvons, écoutant le chant de la cigale;
Nous avons des petits; notre table frugale
Est offerte à quiconque arrive et dit : J'ai faim.
Nous contemplons le ciel, nous attendons la fin;
Nous murmurons : Viens, toi, Némésis, qui délivres!
Nous écrivons au bord des mers d'austères livres,
Et ce que nous disons, faisons et publions
Ressemble à la colère énorme des lions.

III

LE LIVRE LYRIQUE

— LA DESTINÉE —

I

Je suis fait d'ombre et de marbre.
Comme les pieds noirs de l'arbre,
Je m'enfonce dans la nuit.
J'écoute ; je suis sous terre ;
D'en bas je dis au tonnerre :
Attends ! ne fais pas de bruit.

Moi qu'on nomme le poëte,
Je suis dans la nuit muette
L'escalier mystérieux;
Je suis l'escalier Ténèbres;
Dans mes spirales funèbres
L'ombre ouvre ses vagues yeux.

Les flambeaux deviendront cierges.
Respectez mes degrés vierges,
Passez, les joyeux du jour!
Mes marches ne sont pas faites
Pour les pieds ailés des fêtes,
Pour les pieds nus de l'amour.

Devant ma profondeur blême
Tout tremble, les spectres même
Ont des gouttes de sueur.
Je viens de la tombe morte;
J'aboutis à cette porte
Par où passe une lueur.

Le banquet rit et flamboie.
Les maîtres sont dans la joie
Sur leur trône ensanglanté;
Tout les sert, tout les encense;

Et la femme à leur puissance
Mesure sa nudité.

Laissez la clef et le pène.
Je suis l'escalier; la peine
Médite; l'heure viendra;
Quelqu'un qu'entourent les ombres
Montera mes marches sombres,
Et quelqu'un les descendra.

II

AUX OISEAUX ET AUX NUAGES

O vierges du zénith, nuées,
O doux enfants de l'air, oiseaux,
Blancheurs par l'aube saluées,
Que contemple l'œil bleu des eaux;

Vous qu'Eve nomma la première;
Vous pour qui le Dieu redouté
Fit cet abîme, la lumière,
Et cette aile, la liberté;

Vous qu'on voit, du gouffre où nous sommes,
Dans le grand ciel mystérieux;

Vous qui n'admirez pas les Romes,
Les fourmilières valant mieux;

Vous que la rosée en ses ombres
Abreuve ou crée avec ses pleurs,
Oiseaux qui sortez des nids sombres,
Nuages qui sortez des fleurs,

Parlez; vous que le jour fait naître
Pour un essor illimité,
Vous que le libre éther pénètre
De gloire et de sérénité,

Vous qui voyez le mont austère,
Le frais matin, le soir obscur,
Toute la mer, toute la terre,
Eternels passants de l'azur;

Que dit-on, dans la nuit sereine,
Que pense-t-on, dans la clarté,
De toute cette honte humaine
Qui rampe sous l'immensité?

III

Quand le bien et le mal, couple qui nous obsède,
Fixant leurs yeux sur nous, nous demandant notre aide,
Montrant deux chemins à nos pas,
L'un, celui qui descend, l'autre, celui qui monte,
Sont là, nous appelant, prêts à combattre, — honte
A l'homme qui ne choisit pas !

Honte au vivant timide, au passant inutile,
Eunuque qui lui-même abdique et se mutile,
Qui voit le devoir et le fuit,

Et ne s'y jette pas la tête la première,
Et n'ose pas ouvrir la porte de lumière
Et fermer la porte de nuit !

Qui recule peut faire une ruine immense.
Grands, petits, Dieu sait seul où la force commence,
Seul où la faiblesse finit ;
Quand un mont chancelant croule, le grain de sable,
S'il pouvait empêcher sa chute, est responsable
Des crimes du bloc de granit.

L'homme faible est l'appui du méchant qui se lève ;
Les peureux font l'audace ; ils ont avec le glaive
La complicité du fourreau.
Ne dites pas : — C'est mal, mais je n'y vois que faire. —
Ne dites pas : — J'ai peur ; et je rentre en ma sphère,
Meurs, victime ; frappe, bourreau.

Je laisse le remords et le crime à ma porte ;
Je m'en vais du forfait des autres ; que m'importe
Leur scélératesse ou leur deuil !
Ce mort, s'il m'accusait, serait une âme fausse ;
Car n'étant pas de ceux qui creusèrent la fosse,
Je suis quitte avec le cercueil. —

Non, non ! il faut briser le poteau du supplice ;
Qui, pouvant empêcher, laisse faire, est complice.
Abstention, complicité.
Ce qui semble un atome est tout un crime immonde ;
C'est souvent dans le moindre espace qu'en ce monde
Tient la plus grande énormité.

Tel qui renie un meurtre en est le vrai ministre.
Le fond de la cuvette où, dans l'ombre sinistre,
Un lâche se lave les mains,
Peut offrir au regard, — vision surhumaine,
Et que tout l'océan ne contiendrait qu'à peine ! —
Un mont noir aux âpres chemins,

Trois gibets, deux voleurs se tordant sous les cordes,
Les cieux mystérieux pleins de miséricordes
S'ouvrant pour recevoir l'affront,
Et sur la croix du centre, en une nuit sans lune,
Un juste couronné d'épines dont chacune
Perce une étoile sur son front !



IV

La calomnie immonde et qu'on jette en courant
Et dont on nous lapide,
Traverse, sans troubler son calme transparent,
Le flot d'un cœur limpide.

Vile, engloutie au fond de l'âme, loin du jour,
Stagnante, elle s'efface,

Et la candeur, la paix, l'espérance et l'amour
Restent à la surface.

Et les rêves sereins, la foi qui nous sourit,
La bonté, douce et franche,
N'en reviennent pas moins dans ce tranquille esprit
Baigner leur aile blanche.

L'injure du passant dans le lac le plus pur,
Dans les cœurs les plus dignes,
Tombe ; mais ce fond noir sur la vague d'azur
Laisse nager les cygnes.

V

I

CHANSON D'AUTREFOIS.

Quelqu'un connaît-il ma cachette?
C'est un lieu calme, où le ciel clair
En un jour de printemps rachète
Le mal qu'ont fait six mois d'hiver.

Il y coule des eaux charmantes;
L'iris y naît dans les roseaux;

Et le murmure des amantes
S'y mêle au babil des oiseaux.

Là vivent, dans les fleurs, des groupes
Épars, et parfois réunis,
Avec des chants au fond des coupes
Et le silence au fond des nids.

La grâce de cette ombre heureuse
Et de ce verdoyant coteau
Semble faite des pleurs de Greuze
Et du sourire de Watteau.

Paris dans les brumes se plonge;
Et le cabaret de Régnier
Ne vaut pas une heure de songe
Sous les branches d'un châtaignier.

Les plus belles choses du rêve
Sont celles qu'admet l'antre frais,
Et que confusément achève
Le balancement des forêts.

Je comprends peu qu'on soit superbe
Et qu'il existe des méchants,

Puisqu'on peut se coucher dans l'herbe
Et qu'il fait clair de lune aux champs.

Toutes les fleurs sont un langage
Qui nous recommande l'amour,
Qui nous berce, et qui nous engage
A mettre dans nos cœurs le jour.

Les vagues robes brillantées,
Les seins blancs et les jeunes voix
Des Phyllis et des Galatées
Conseillent le rire et les bois.

II

CHANSON D'AUJOURD'HUI.

La vision de la vie,
Larve des vents poursuivie,
Passe et ne m'occupe pas.
La terre est une masure;
Qu'importe ce que mesure
L'heure en tournant son compas!

Que me fait la moisson blonde,
L'étoile sortant de l'onde,

L'aube dorant l'horizon,
Et le bouquet sur la branche,
Et la nue obscure ou blanche!
Ce n'est point là ma maison.

Je regarde d'autres choses,
D'autres astres, d'autres roses,
L'autre figure du sort,
Et ce champ noir que recouvre
L'ombre, où vaguement s'entr'ouvre
La fleur blême de la mort.

Oh! pour qui donc fleurit-elle,
La pâle fleur immortelle?
Triste, elle s'épanouit;
Elle exhale, morne et sombre,
On ne sait quel parfum d'ombre
Dans l'inexprimable nuit.

Au fond des brumes fatales,
Sur ses sinistres pétales
Tremble une étrange lueur;
La lugubre fleur regarde,
Vertigineuse et hagarde,
Comme une face en sueur.

A sa lumière où s'éclipse
La terrestre apocalypse,
J'entrevois la vérité ;
Car la vie est le mensonge,
La chair trompe, et l'œil qui songe
Voit mieux l'âme, l'homme ôté.

VI

PRÈS D'AVRANCHES

La nuit morne tombait sur la morne étendue.

Le vent du soir soufflait, et, d'une aile éperdue,
Faisait fuir, à travers les écueils de granit,
Quelques voiles au port, quelques oiseaux au nid.

Triste jusqu'à la mort je contemplais ce monde.
Oh ! que la mer est vaste et que l'âme est profonde !

Saint-Michel surgissait, seul sur les flots amers,
Chéops de l'occident, pyramide des mers.

Je songeais à l'Égypte aux plis infranchissables,
A la grande isolée éternelle des sables,
Noire tente des rois, ce tas d'ombres qui dort
Dans le camp immobile et sombre de la mort.

Hélas ! dans ces déserts qu'emplit d'un souffle immense
Dieu, seul dans sa colère et seul dans sa clémence,
Ce que l'homme a dressé debout sur l'horizon,
Là-bas, c'est le sépulcre, ici, c'est la prison.

VII

CHANSON

J'aime à me figurer, de longs voiles couvertes,
Des vierges qui s'en vont chantant dans les chemins
Et qui sortent d'un temple avec des palmes vertes
Aux mains;

Un rêve qui me plait dans mes heures moroses,
C'est un groupe d'enfants dansant dans l'ombre en rond,

Joyeux, avec le rire à la bouche et des roses
Au front!

Un rêve qui m'enchante encore et qui me charme,
C'est une douce fille à l'âge radieux
Qui, sans savoir pourquoi, songe avec une larme
Aux yeux;

Une autre vision, belle entre les plus belles,
C'est Jeanne et Marguerite, astres, vous les voyez!
Qui, le soir, dans les prés courent avec des ailes
Aux pieds!

Mais des rêves dont j'ai la pensée occupée,
Celui qui pour mon âme a le plus de douceur,
C'est un tyran qui râle avec un coup d'épée
Au cœur!

VIII

Coup d'épée; oui, mais non de poignard. Il te faut,
Poëte, un tournoi franc et libre, où, le front haut,
On lutte, glaive au poing, sans fureur vipérine,
Pied à pied, face à face, et poitrine à poitrine,
Toi, soldat du droit, lui, champion de l'enfer;
Tu veux combattre au jour, loyal comme le fer,
Fauve et terrible avec la candeur des colombes,
Afin que si c'est toi, poëte, qui succombes,
Tu puisses, en entrant au sépulcre demain,
Trouver Cid et Bayard qui te tendent la main.

IX

EN ÉCOUTANT CHANTER LA PRINCESSE***

Dans ta haute demeure
Dont l'air est étouffant,
De l'accent dont on pleure,
Tu chantes, douce enfant.

Tu chantes, jeune fille.
Ton père, c'est le roi.

Autour de toi tout brille,
Mais tout soupire en toi.

Pense, mais sans rien dire;
Aimer t'est défendu;
Doux être, ton sourire
En naissant s'est perdu.

Tu te sens épousée
Par une main qui sort
Inconnue et glacée
De cette ombre, le sort.

Ton cœur, triste et sans ailes,
Est dans ce gouffre noir
A des profondeurs telles
Que tu ne peux l'avoir.

Tu n'es qu'altesse encore,
Tu seras majesté.
Bien qu'un reflet d'aurore
Sur ton front soit resté,

Enfant chère aux armées,
Déjà nous te voyons

Dans toutes les fumées
Et dans tous les rayons.

Ton parrain est le pape,
Vierge, il t'a dit : Ave!
Quand tu passes, on frappe
Des piques le pavé.

Comme Dieu l'on t'encense;
Toi-même as le frisson
De la toute-puissance
Mêlée à ta chanson.

De vieux légionnaires
Te gardent, fiers, soumis;
Et l'on voit des tonnerres
A ta porte endormis.

Autour de toi se creuse
L'éclatant sort des rois.
Tu serais plus heureuse
Fauvette dans les bois.

X

Un hymne harmonieux sort des feuilles du tremble ;
Les voyageurs craintifs, qui vont la nuit ensemble,
Haussent la voix dans l'ombre où l'on doit se hâter.
Laissez tout ce qui tremble
Chanter.

Les marins fatigués sommeillent sur le gouffre.
La mer bleue où Vésuve épand ses flots de soufre
Se tait dès qu'il s'éteint, et cesse de gémir.
Laissez tout ce qui souffre
Dormir.

Quand la vie est mauvaise on la rêve meilleure.
Les yeux en pleurs au ciel se lèvent à toute heure;
L'espoir vers Dieu se tourne et Dieu l'entend crier.
Laissez tout ce qui pleure
Prier.

C'est pour renaître ailleurs qu'ici-bas on succombe.
Tout ce qui tourbillonne appartient à la tombe.
Il faut dans le grand tout tôt ou tard s'absorber.
Laissez tout ce qui tombe
Tomber!

XI

Dieu ne frappe qu'en haut. Infimes que nous sommes!
Oh! disais-je, qu'ils sont heureux, tous ces grands homme
Eschyle a son exil et Job a son fumier.
Caton est le lion, le sort est le limier.
C'est le fier ornement de la guerre civile,
Que tous ces grands bannis qui vont de ville en ville.
Verser son âme au monde et son sang aux pavés,
C'est grand ; et les élus, ce sont les éprouvés.
Ils marchent, couronnés d'un mystérieux lustre.

Oh! parmi tous heureux et parmi tous illustre
Celui que la tempête a choisi pour amant!
Dans l'immense beauté du supplice infamant
Des auréoles d'or tremblent sur les génies.
Quel que soit dans l'histoire, amas de gémonies,
Le siècle qui les ait tenus sous ses barreaux,
Les hommes glorieux, les sages, les héros,
Sont tous contemporains de l'adversité sombre.
Démosthène chassé parle à Milton dans l'ombre;
Phidias expulsé rencontre Dante errant.
Phidias dit: le vrai! Dante répond : le grand!
Destins pareils! O gloire! O pléiade splendide!
Hérodote en exil suivi par Thucydide!
Thémistocle épervier, Aristide alcyon!
O les quatrevingts ans du grave Phocion!
C'est marque de grandeur dans ce monde où l'on erre
Que d'être, ô cieux profonds, balafré du tonnerre!
Caucase est lumineux sous l'éternel mourant.
Trombe, le vent est beau; l'onde est belle, torrent.
Je t'admire, ô ciguë! échafaud, je t'envie.
Quelle sublime porte à sortir de la vie
Que celle où se courba Danton, âpre titan!
Le chasseur d'aigles dit au passereau: Va-t'en!
Et les événements, comme d'altiers molosses,
Ne veulent, dédaigneux, mordre que les colosses! —
Jaloux, je regardais sous les cieux constellés
A tous les grands poteaux ces grands dos flagellés
Et tous ces fiers saignants, traînés dans nos discordes,
Les yeux pleins de rayons, les bras liés de cordes,
Montant ou descendant les marches de la nuit.

O crachats au visage ! affronts ! brume où l'on fuit!
Grand devoir accompli dont le vertige attire !
Proscription ! misère ! ostracisme! martyre !
Atome, j'enviais ces pourpres des géants.
Mais nous, pensais-je, hélas! perdus dans nos néants,
Nous passons, dévorant quelque inutile joie ;
Nous sommes trop petits pour que l'éclair nous voie ;
Nous, les vivants obscurs, nous ne méritons pas
Que de notre côté Némésis fasse un pas;
Syène ne reçoit que Juvénal; Minturnes
N'ouvre qu'aux Marius ses ombres taciturnes;
Dieu nous créa, chétifs, pour le bonheur d'en bas;
Nous ne sommes pas faits pour les vastes combats,
Et, comme ces proscrits aux têtes étoilées,
Pour les rêves profonds près des mers désolées.
L'atome n'a pas droit aux grands écrasements;
Il n'a pas droit aux cris de la haine, aux tourments
De la claie âpre et sainte, aux faces hérissées
De serpents poursuivant sans trêve ses pensées,
Non. — Je baissais la tête et j'étais triste ainsi. —
Maintenant, ô destin, ô méduse, merci.

17 mars 1855.

XII

NUITS D'HIVER

I

Comme la nuit tombe vite!
Le jour, en cette saison,
Comme un voleur prend la fuite,
S'évade sous l'horizon.

Il semble, ô soleil de Rome,
De l'Inde et du Parthénon,

Que, quand la nuit vient de l'homme
Visiter le cabanon,

Tu ne veux pas qu'on te voie,
Et que tu crains d'être pris
En flagrant délit de joie
Par la geôlière au front gris.

Pour les heureux en démence
L'âpre hiver n'a point d'effroi,
Mais il jette un crêpe immense
Sur celui qui, comme moi,

Rêveur, saignant, inflexible,
Souffrant d'un stoïque ennui,
Sentant la bouche invisible
Et sombre souffler sur lui,

Montant des effets aux causes,
Seul, étranger en tout lieu,
Réfugié dans les choses
Où l'on sent palpiter Dieu,

De tous les biens qu'un jour fane
Et dont rit le sage amer

N'ayant plus qu'une cabane
Au bord de la grande mer,

Songe, assis dans l'embrasure,
Se console en s'abîmant,
Et, pensif, à sa masure
Ajoute le firmament.

Pour cet homme en sa chaumière,
C'est une amère douleur
Que l'adieu de la lumière
Et le départ de la fleur.

C'est un chagrin quand, moroses,
Les rayons dans les vallons
S'éclipsent, et quand les roses
Disent : Nous nous en allons!

II

Le soir qui verse, ô mystère!
Le ciel noir sur le ciel bleu

Entre l'espace et la terre
Pose une barre de feu.

Le couchant, dorant mon bouge,
Ferme, sur l'ombre où je suis,
Comme un verrou de fer rouge,
La porte énorme des nuits.

Cherchant au ciel des étoiles,
Vous écoutez, matelots,
Ce que le frisson des voiles
Dit au tremblement des flots.

La bise, bouche vivante,
Les vents, les bruits, les typhons,
Toute la grande épouvante
Erre sous les cieux profonds.

Je baisse mes yeux funèbres;
Je me sens dans ma terreur
Compagnon de ces ténèbres
Et frère de cette horreur.

L'homme, en proie aux maux sans nombre,
Porte en son cœur, morne enfer,

Toute la honte de l'ombre,
De l'abîme et de la chair.

Je sens que ce crépuscule
Me pénètre soucieux,
Et qu'en moi l'âme recule
Comme le jour dans les cieux.

Il semble que tout s'altère,
Se traîne, expire ou s'abat,
Et qu'il reste de la terre
Ce qui reste d'un combat.

L'arbre, près du flot qui râle,
Tord ses bras comme un banni;
On ne sait quel reflet pâle
Des lueurs de l'infini

Perce les bois sans feuillée,
Et teint d'un livide éclair
Cette cuirasse écaillée
Que nous appelons la mer.

Tandis que l'occident sombre
Lutte contre le néant,

Le levant s'emplit de l'ombre
De tout le gouffre béant.

Une main — est-ce la vôtre,
Dieu? — tire, en l'azur désert,
Les astres l'un après l'autre
Du puits de l'abîme ouvert.

III

Nuit partout. Rien ne résiste,
Au couchant comme au midi.
On sent la nature triste,
Dieu froid, le mal enhardi.

Dans l'univers où s'efface
Le nombre et le mouvement,
Les visions de l'espace
Vont et viennent vaguement;

Et, tremblante dans ta gloire,
Tu regardes, ô Vénus,

Cette grande maison noire
Pleine de pas inconnus.

IV

Les caps aux lugubres formes
Se dressent de tous côtés
Comme des talons énormes
D'archanges précipités.

L'eau bat le roc qu'elle insulte,
Le vent bat l'eau qu'il poursuit;
Toute l'onde est un tumulte
De montagnes dans la nuit.

L'écume ; ni bords, ni centres;
De blancs flocons ; l'ouragan.
Chaque vague est un des antres
Où bâille l'hydre océan.

On ne voit rien que la trombe
Où la brume s'élargit ;

C'est du hurlement qui tombe,
De la neige qui rugit.

L'onde sans fond court sans terme;
L'eau roule en plis tortueux,
Chaque flot s'ouvre, se ferme,
Se rouvre... — ô flots monstrueux !

A jamais l'infini sombre
Refait, défait, reconstruit
Les écroulements sans nombre
De ces cavernes de bruit.

A jamais la vague essuie
Le roc vert, l'écueil félon,
Et, sous ses haillons de pluie,
Sous ses cheveux d'aquilon,

Chargé de siècles et d'âges,
Soufflant dans de noirs clairons,
Faisant un bruit de cordages,
De tempête et d'avirons,

Au fond de l'ombre insondable
Où l'astre meurt prisonnier,

Le pâle hiver formidable
Passe, effrayant nautonier.

V

Oh! reviens! printemps! fanfare
Des parfums et des couleurs!
Toute la plaine s'effare
Dans une émeute de fleurs.

La prairie est une fête;
L'âme aspire l'air, le jour,
L'aube, et sent qu'elle en est faite;
L'azur se mêle à l'amour.

On croit voir, tant avril dore
Tout de son reflet riant,
Éclore au rosier l'aurore
Et la rose à l'orient.

Comme ces aubes de flamme
Chassent les soucis boudeurs!

On sent s'ouvrir dans son âme
De charmantes profondeurs.

On se retrouve heureux, jeune,
Et, plein d'ombre et de matin,
On rit de l'hiver, ce jeûne,
Avec l'été, ce festin.

Oh! mon cœur loin de ces grèves
Fuit et se plonge, insensé,
Dans tout ce gouffre de rêves
Que nous nommons le passé.

Je revois mil huit cent douze,
Mes frères petits, le bois,
Le puisard et la pelouse,
Et tout le bleu d'autrefois.

Enfance! Madrid! campagne
Où mon père nous quitta!
Et dans le soleil l'Espagne,
Toi dans l'ombre, Pepita!

Moi, huit ans, elle le double;
En m'appelant son mari,

Elle m'emplissait de trouble... —
O rameaux de mai fleuri!

Elle aimait un capitaine;
J'ai compris plus tard pourquoi,
Tout en l'aimant, la hautaine
N'était douce que pour moi.

Elle attisait son martyre
Avec moi, pour l'embraser,
Lui refusait un sourire
Et me donnait un baiser.

L'innocente, en sa paresse,
Se livrant sans se faner,
Me donnait cette caresse
Afin de ne rien donner.

Et ce baiser économe,
Qui me semblait généreux,
Rendait jaloux le jeune homme,
Et me rendait amoureux.

Il partait, la main crispée;
Et, me sentant un rival,

Je méditais une épée
Et je rêvais un cheval.

Ainsi, du bout de son aile
Touchant mon cœur nouveau-né,
Gaie, ayant dans sa prunelle
Un doux regard étonné,

Sans savoir qu'elle était femme,
Et riant de m'épouser,
Cet ange allumait mon âme
Dans l'ombre avec un baiser.

Mal ou bien, épine ou rose,
A tout âge, sages, fous,
Nous apprenons quelque chose
D'un enfant plus vieux que nous.

Un jour la pauvre petite
S'endormit sous le gazon... —
Comme la nuit tombe vite
Sur notre sombre horizon !

XIII

I

CHANSON D'AUTREFOIS.

Jamais elle ne raille,
Étant un calme esprit;
Mais toujours elle rit. —
Voici des brins de mousse avec des brins de paille;
Fauvette des roseaux,
Fais ton nid sur les eaux.

Quand sous la clarté douce
Qui sort de tes beaux yeux,
On passe, on est joyeux. —

Voici des brins de paille avec des brins de mousse;
Martinet de l'azur,
Fais ton nid dans mon mur.

Dans l'aube avril se mire,
Et les rameaux fleuris
Sont pleins de petits cris. —
Voici de son regard, voici de son sourire,
Amour, ô doux vainqueur,
Fais ton nid dans mon cœur.

II

CHANSON D'AUJOURD'HUI.

Je disais : — Dieu qu'aucun suppliant n'importune,
Quand vous m'éprouverez dans votre volonté,
Laissez mon libre choix choisir dans la fortune
L'un ou l'autre côté ;

Entre un riche esclavage et la pauvreté franche,
Laissez-moi choisir, Dieu du cèdre et du roseau ;

Entre l'or de la cage et le vert de la branche
Faites juge l'oiseau. —

Maintenant je suis libre et la nuit me réclame;
J'ai choisi l'âpre exil; j'habite un bois obscur;
Mais je vois s'allumer les étoiles de l'âme
Dans mon sinistre azur.

XIV

JERSEY

Jersey dort dans les flots, ces éternels grondeurs,
Et dans sa petitesse elle a les deux grandeurs,
Ile, elle a l'océan; roche, elle est la montagne.
Par le sud Normandie et par le nord Bretagne,
Elle est pour nous la France, et, dans son lit de fleurs,
Elle en a le sourire et quelquefois les pleurs.

Pour la troisième fois j'y vois les pommes mûres.
Terre d'exil, que mord la vague aux sourds murmures,

Sois bénie, île verte, amour du flot profond!
Ce coin de terre, où l'âme à l'infini se fond,
S'il était mon pays, serait ce que j'envie.
Là, le lutteur serein, naufragé de la vie,
Pense, et, sous l'œil de Dieu, sur cet écueil vermeil,
Laisse blanchir son âme ainsi que le soleil
Blanchit sur le gazon les linges des laveuses.

Les rocs semblent frappés d'attitudes rêveuses;
Dans leurs antres, ainsi qu'aux fentes d'un pressoir,
L'écume à flots bouillonne et luit; quand vient le soir,
La forêt jette au vent des notes sibyllines;
Le dolmen monstrueux songe sur les collines;
L'obscure nuit l'ébauche en spectre; et dans le bloc
La lune blême fait apparaître Moloch.

A cause du vent d'ouest, tout le long de la plage,
Dans tous les coins de roche où se groupe un village,
Sur les vieux toits tremblants des pêcheurs riverains,
Le chaume est retenu par des câbles marins
Pendant le long des murs avec de grosses pierres;
La nourrice au sein nu qui baisse les paupières
Chante à l'enfant qui tette un chant de matelot;
Le bateau dès qu'il rentre est tiré hors du flot;
Et les prés sont charmants.

Salut, terre sacrée!
Le seuil des maisons rit comme une aube dorée.
Phares, salut, amis que le péril connaît!
Salut, clochers où vient nicher le martinet;
Pauvres autels sculptés par des sculpteurs de proues;
Chemins que dans les bois emplit le bruit des roues;
Jardins de laurier rose et d'hortensia bleu;
Étangs près de la mer, sagesses près de Dieu!
Salut!

A l'horizon s'envole la frégate;
Le flux mêle aux galets, polis comme l'agate,
Les goëmons, toison du troupeau des récifs;
Et Vénus éblouit les vieux rochers pensifs,
Dans l'ombre, au point du jour, quand, au chant de la grive,
Tenant l'enfant matin par la main, elle arrive.

O bruyères! Plémont qu'évite le steamer!
Vieux palais de Cybèle écroulé dans la mer!
Mont qu'étreint l'océan de ses liquides marbres!
Mugissement des bœufs! doux sommeils sous les arbres!

L'île semble prier comme un religieux;
Tout à l'entour, chantant leur chant prodigieux,
L'abîme et l'océan font leur immense fête;
La nue en passant pleure; et l'écueil, sur son faîte,
Pendant que la mer brise à ses pieds le vaisseau,
Garde un peu d'eau du ciel pour le petit oiseau.

Creux de la Touraille (*l'Homme sans Tête*).

8 octobre 1854.

XV

ANDROCLÈS

Quand tout me souriait encore,
Jadis, quand j'étais radieux,
Aux jours de la jeunesse, aurore
Dont on prolonge les adieux,

Du milieu de l'immense fête
Des heureux d'alors qui, joyeux,

Sceptre en main et couronne en tête,
Riaient, chantaient, mêlés aux cieux,

J'ai vu, tandis que sur la terre
Tout était faste, hymne et concert,
L'exil qui saignait, solitaire
Et terrible, dans son désert.

Je suis allé vers l'âpre grève
Où rampait le grand abattu;
J'ai dit : Je suis celui qui rêve.
Toi qui souffres, qui donc es-tu ?

Et, levant sa prunelle pleine
Du reflet lointain de Saint-Cloud,
Il m'a dit : Je suis Sainte-Hélène.
Il m'a dit : Je suis Holyrood.

Alors, moi, fils de nos désastres,
Attestant, devant ces douleurs,
Et la nuit qui sème les astres,
Et le jour qui sème les fleurs,

J'ai salué dans sa ruine
Le sombre maître estropié,

Et j'ai retiré son épine,
Et baisé sa plaie à son pié.

Puis dans le vent qui tourbillonne
J'ai continué mon chemin ;
Car j'étais à l'âge où rayonne
Le mystérieux lendemain.

J'ai vécu; j'ai penché ma tête
Sur les souffrants, sur les petits.
L'azur fit place à la tempête.
J'avais rêvé, je combattis.

Ainsi que le frère d'Électre,
Comme Jacob, — Dieu, tu le veux, —
J'ai saisi corps à corps le spectre,
Et l'ange m'a pris aux cheveux.

Je combattis pour la pensée,
Pour le devoir, pour Dieu nié,
Pour la grande France éclipsée,
Pour le soleil calomnié.

Je combattis l'ombre et l'envie
Sans peur, sans tache à mon écu ;

Puis il se trouva, c'est la vie,
Qu'ayant lutté, je fus vaincu.

Je fus un de ceux que la foule
Donne à dévorer à l'exil.
Sur tout vaincu le dédain roule;
Brutus est fou, Caton est vil.

La Victoire éclatant de rire
Montre Aristide à ses amants;
Que de martyrs l'exil déchire!
Sa cage est pleine d'ossements!

Autour de moi des voix funèbres
Criaient : Cayenne! Lambessa!
L'exil songeait dans les ténèbres;
Quand il me vit, il se dressa.

Il vint à moi, ce noir ministre
Du sombre destin inclément.
Pendant qu'il s'avançait sinistre,
Je le regardai fixement.

Il venait; sur la terre sombre
Son pas sonnait comme un marteau.

Maintenant il me tient dans l'ombre
Et son ongle est sur mon manteau.

Mais, au lieu d'angoisse et de peine,
J'ai le calme et la joie au cœur.
Le lion s'est mis, dans l'arène,
A lécher le gladiateur.

XVI

A MA FILLE ADÈLE

Tout enfant, tu dormais près de moi, rose et fraîche
Comme un petit Jésus assoupi dans sa crèche;
Ton pur sommeil était si calme et si charmant
Que tu n'entendais pas l'oiseau chanter dans l'ombre;
Moi, pensif, j'aspirais toute la douceur sombre
Du mystérieux firmament.

Et j'écoutais voler sur ta tête les anges;
Et je te regardais dormir; et sur tes langes
J'effeuillais des jasmins et des œillets sans bruit;
Et je priais, veillant sur tes paupières closes;
Et mes yeux se mouillaient de pleurs, songeant aux choses
Qui nous attendent dans la nuit.

Un jour mon tour viendra de dormir; et ma couche,
Faite d'ombre, sera si morne et si farouche
Que je n'entendrai pas non plus chanter l'oiseau;
Et la nuit sera noire; alors, ô ma colombe,
Larmes, prière et fleurs, tu rendras à ma tombe
Ce que j'ai fait pour ton berceau.

4 octobre 1857.

XVII

EN MARCHANT LE MATIN

Puisque là-bas s'entr'ouvre une porte vermeille,
Puisque l'aube blanchit le bord de l'horizon,
Pareille au serviteur qui le premier s'éveille
Et, sa lampe à la main, marche dans la maison,

Puisqu'un blême rayon argente la fontaine,
Puisqu'à travers les bois l'immense firmament

Jette une lueur pâle et calme que la plaine
Regarde vaguement,

Puisque le point du jour sur les monts vient d'éclore,
Je m'en vais dans les champs tristes, vivants et doux ;
Je voudrais bien savoir où l'on trouve une aurore
Pour cette sombre nuit que nous avons en nous !

Que fait l'homme ? La vie est-elle une aventure ?
Que verra-t-on après et de l'autre côté ?
Tout frissonne. Est-ce à moi que tu parles, nature,
Dans cette obscurité ?

XVIII

Un groupe tout à l'heure était là sur la grève,
Regardant quelque chose à terre. — Un chien qui crève !
M'ont crié des enfants ; voilà tout ce que c'est. —
Et j'ai vu sous leurs pieds un vieux chien qui gisait.
L'océan lui jetait l'écume de ses lames.
—Voilà trois jours qu'il est ainsi, disaient des femmes,
On a beau lui parler, il n'ouvre pas les yeux.
— Son maître est un marin absent, disait un vieux.
Un pilote, passant la tête à sa fenêtre,
A repris : — Ce chien meurt de ne plus voir son maître.
Justement le bateau vient d'entrer dans le port ;
Le maître va venir, mais le chien sera mort. —

Je me suis arrêté près de la triste bête,
Qui, sourde, ne bougeant ni le corps ni la tête,
Les yeux fermés, semblait morte sur le pavé.
Comme le soir tombait, le maître est arrivé,
Vieux lui-même; et, hâtant son pas que l'âge casse,
A murmuré le nom de son chien à voix basse.
Alors, rouvrant ses yeux pleins d'ombre, exténué,
Le chien a regardé son maître, a remué
Une dernière fois sa pauvre vieille queue,
Puis est mort. C'était l'heure où, sous la voûte bleue,
Comme un flambeau qui sort d'un gouffre, Vénus luit;
Et j'ai dit : D'où vient l'astre? où va le chien? ô nuit!

XIX

SUR LA FALAISE

I

Tu souris dans l'invisible.
O douce âme inaccessible,
    Seul, morne, amer,
Je sens ta robe qui flotte
Tandis qu'à mes pieds sanglote
    La sombre mer.

La nuit à mes chants assiste.
Je chante mon refrain triste
    A l'horizon.

Ange frissonnant, tu mêles
Le battement de tes ailes
A ma chanson.

Je songe à ces pauvres êtres,
Nés sous tous ces toits champêtres,
Dont le feu luit,
Barbe grise, tête blonde,
Qu'emporte cette eau profonde
Dans l'âpre nuit.

Je pleure les morts des autres.
Hélas! leurs deuils et les nôtres
Ne sont qu'un deuil.
Nous sommes, dans l'étendue,
La même barque perdue
Au même écueil.

II

Tous ces patrons, tous ces mousses.
Qu'appelaient tant de voix douces
Et tant de vœux,
Ils sont mêlés à l'espace,
Et le poisson d'argent passe
Dans leurs cheveux.

Au fond des vagues sans nombre,
On voit, sous l'épaisseur sombre
Du flot bruni,
Leur bouche ouverte et terrible
Qui boit la stupeur horrible
De l'infini.

Ils errent, blêmes fantômes,
Ils ne verront plus les chaumes
Au pignon noir,
Les bois aux fraîches ramées,
Les prés, les fleurs, les fumées
Dans l'or du soir.

Dans leurs yeux l'onde insensée,
Qui fuit sans cesse, poussée
Du vent hagard,
Remplace, sombre passante,
La terre, à jamais absente
De leur regard.

Ils sont l'ombre et le cadavre;
Ceux qui vont de havre en havre
Dans les reflux,

Qui ne verront plus l'aurore,
Et que l'aube au chant sonore
Ne verra plus.

III

Et cependant sur les côtes
On songe encore à ces hôtes
De l'inconnu,
Partis, dans l'eau qui frissonne,
Pour cette ombre dont personne
N'est revenu.

C'était l'enfant! c'était l'homme!
On les appelle, on les nomme
Dans les maisons,
Le soir, quand brille le phare,
Et quand la flamme s'effare
Sur les tisons.

L'un dit : — En août, j'espère,
Ils reviendront tous, Jean, Pierre,
Jacques, Louis;

Quand la vigne sera mûre;... —
Et le vent des nuits murmure :
Évanouis!

L'autre dit : — Dans les tempêtes
Regardez bien, et leurs têtes
Apparaîtront.
On les voit quand le soir tombe.
Toute vague est une tombe
D'où sort un front. —

IV

C'est dans cette onde effrénée
Que leur âme au ciel est née,
Divin oiseau.
Toute vague est une tombe;
Toute vague, ô ma colombe,
Est un berceau.

28 février 1854.

XX

J'ai beau comme un imbécile
Regarder dans ma maison,
Si bien qu'on dit dans la ville
Que j'ai perdu la raison,

J'ai beau chercher; elle est morte.
Elle ne reviendra pas.

Elle est partie, et la porte
Est encore ouverte, hélas!

Je tressaille quand on sonne.
Je l'attends, j'en fais l'aveu.
Où sont ces beaux jours d'automne
Quand elle était là, mon Dieu!

Cette âme s'en est allée.
Elle a fui, moi demeurant.
La nuit, à l'ombre étoilée
Je tends les bras en pleurant.

Je m'accoude à ma fenêtre,
Je songe aux jours révolus.
Hélas! ce pauvre doux être
Qui chantait, je ne l'ai plus!

XXI

EN MARCHANT LA NUIT DANS UN BOIS

I

Il grêle, il pleut. Neige et brume;
Fondrière à chaque pas.
Le torrent veut, crie, écume,
Et le rocher ne veut pas.

Le sabbat à notre oreille
Jette ses vagues hourras.

Un fagot sur une vieille
Passe en agitant les bras.

Passants hideux, clartés blanches;
Il semble, en ces noirs chemins,
Que les hommes ont des branches,
Que les arbres ont des mains.

II

On entend passer un coche,
Le lourd coche de la mort.
Il vient, il roule, il approche.
L'eau hurle et la bise mord.

Le dur cocher, dans la plaine
Aux aspects noirs et changeants,
Conduit sa voiture pleine
De toute sorte de gens.

Novembre souffle, la terre
Frémit, la bourrasque fond;

Les flèches du sagittaire
Sifflent dans le ciel profond.

III

— Cocher, d'où viens-tu? dit l'arbre.
— Où vas-tu? dit l'eau qui fuit.
Le cocher est fait de marbre
Et le coche est fait de nuit.

Il emporte beauté, gloire,
Joie, amour, plaisirs bruyants;
La voiture est toute noire,
Les chevaux sont effrayants.

L'arbre en frissonnant s'incline.
L'eau sent les joncs se dresser.
Le buisson sur la colline
Grimpe pour le voir passer.

IV

Le brin d'herbe sur la roche,
Le nuage dans le ciel,
Regarde marcher ce coche,
Et croit voir rouler Babel.

Sur sa morne silhouette,
Battant de l'aile à grands cris,
Volent l'orage, chouette,
Et l'ombre, chauve-souris.

Vent glacé, tu nous secoues !
Le char roule, et l'œil tremblant,
A travers ses grandes roues,
Voit un crépuscule blanc.

V

La nuit, sinistre merveille,
Répand son effroi sacré ;
Toute la forêt s'éveille,
Comme un dormeur effaré.

Après les oiseaux, les âmes !
Volez sous les cieux blafards.
L'étang, miroir, rit aux femmes
Qui sortent des nénuphars.

L'air sanglote, et le vent râle,
Et, sous l'obscur firmament,
La nuit sombre et la mort pâle
Se regardent fixement.

XXII

LUEUR A L'HORIZON

*

Je songe, un clair rayon luit sur le flot sonore ;
Le phare dit : C'est l'aube, et souffle son flambeau.
Je voudrais bien savoir les choses que j'ignore
Et quelle est la blancheur qu'on voit dans le tombeau.

L'âme fuit-elle, auprès du Dieu qui la convie,
Loin de ce corps glacé qui jadis remuait?

Quelle est cette lueur qu'au delà de la vie
On aperçoit au fond de l'infini muet?

Aurons-nous la figure effrayante de l'ombre?
Pourra-t-on dans la tombe encor nous appeler?
Deviendrons-nous des voix qu'à travers ce mur sombre
On entendra parler?

*

Comme les passereaux, comme les hirondelles,
L'homme ira-t-il chercher l'azur limpide et clair
Nous envolerons-nous et prendrons-nous des ailes?
Passerons-nous la mort comme ils passent la mer?

Tout parle et tout s'émeut. Le bois profond tressaille;
Le bœuf reprend son joug et l'âme sa douleur;
Le matin, froid et bleu derrière la broussaille,
Ferme l'œil de l'étoile, ouvre l'œil de la fleur.

La vie avec ses biens, ses amours et ses gloires,
Vaut-elle la nuée errante dans les cieux?...

Que me voulez-vous donc, oiseaux des branches noires,
Chanteurs mystérieux?

*

Je ne sais pas pourquoi je m'obstine à ces rêves.
Seigneur, le laboureur creuse le sol béant,
Le pêcheur va traînant son filet sur les grèves;
Moi, je creuse la nuit, je traîne le néant.

Dieu, nous t'interrogeons, et mieux vaudrait nous taire.
A quoi bon nos efforts, nos doutes, nos combats?
Pourquoi sonder l'abîme? Attendons. Le mystère
Vit en paix côte à côte avec l'homme ici-bas.

Le marin, ce jouet du sort, du vent, de l'onde,
Qui siffle en levant l'ancre et qui va s'envoler,
Laisse gronder la mer, et l'océan qui gronde
Laisse l'homme siffler.

XXIII

SOUS TERRE

— Laisse-moi. — Non. — O griffe sombre,
Bouche horrible! ô torture! ô deuil!
Pourquoi te glisses-tu dans l'ombre
Par les fentes de mon cercueil?

— Il faut renouveler ma séve,
O mort, voici le doux été.
Toute la nature qui rêve,
Spectre, a besoin de ma beauté!

Il faut qu'aucun lys ne m'efface;
L'abeille attend de moi le miel;
Il me faut un parfum qui fasse
Pâmer les cygnes dans le ciel.

Je dois orner l'antre morose;
Je dois sourire au soir boudeur,
Et donner à tout quelque chose
De ma grâce et de ma splendeur.

Il faut que je pare le voile
Des vierges au lever du jour,
Que je respire pour l'étoile,
Que je rougisse pour l'amour.

Et pendant que l'aube m'arrose,
Ma racine vers toi descend.
— Qui donc es-tu? — Je suis la rose.
— Et que veux-tu? — Boire ton sang.

XXIV

BESTIARIUM

Les anges effarés viennent voir notre cage,
Et se disent : « — Vois donc celui-ci, celui-là,
Voici Tibère, une hydre au fond d'un marécage,
Regarde le Malthus auprès de l'Attila. » —

Ils répètent entre eux les noms dont on nous nomme,
Mêlés à d'autres noms que nous ne savons pas.

Ils disent : « — C'est donc là ce qu'on appelle l'homme !
Une main dans le crime, un pied dans le trépas.

« Voici l'orgueil ; voici le dol ; voici l'envie ;
Ce sont les plus mauvais qui sont les plus nombreux.
Ils rôdent dans la fosse immense de la vie,
Et la terre tressaille à leur pas ténébreux.

« Le faible est sous leurs pieds comme un grain sous les meules.
Voyez ! ils sont l'horreur, l'effroi, le mal sans frein ;
Ces cœurs sont des dragons, ces esprits ont des gueules,
Ces âmes à l'œil fauve ont des griffes d'airain.

« Ceci, c'est le Judas ; cela, c'est le Zoïle ;
Tous deux dans la nuit lâche on les voit se glisser ;
L'un baise et l'autre mord ; et, sanglante, âpre et vile,
La dent grince et rugit, jalouse du baiser.

« Ce maître foule aux pieds la femme sans défense,
Ou, limace du cœur, bave sur son printemps.
Ce vieux, pour s'enrichir, lie au travail l'enfance
Et rive à ce brûlot des forçats de huit ans ;

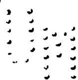
« Il leur fait du labeur tourner la sombre roue,
Et, gorgé d'or, se vautre en tous ses appétits
Pendant qu'en ses poings noirs la fatigue secoue
Les membres frissonnants de ces pauvres petits.

« Ceux-ci, sur les vaincus jetant un œil farouche,
Disent : — Percez, frappez, tuez jusqu'au dernier! —
Les chiens de Montfaucon viennent lécher leur bouche,
Tant leurs discours sont pleins de l'odeur du charnier.

« Ceux-ci dressent sur l'ombre une épée enflammée;
Ceux-ci sur les blés d'or et les villes en feu
Font vomir les canons hideux, dont la fumée
Se mêle, haillon noir, aux nuages de Dieu.

« Ceux-ci veulent glacer et brûler tout ensemble,
Et, tourmenteurs qu'on voit dans la nuit se pencher,
Soufflent en même temps sur la raison qui tremble
Et sur la vieille torche horrible du bûcher.

« Ceux-ci sont les heureux que tous les rayons dorent,
Et que les lâchetés servent à deux genoux;



Regardez la beauté sans âme qu'ils adorent,
Elle est Vénus pour eux et squelette pour nous.

« Ceux-là sont les bourreaux que l'ombre a sous son aile ;
L'espérance agonise et s'éteint devant eux ;
Avec la corde sainte où pend l'ancre éternelle
Ils font le nœud coulant du gibet monstrueux.

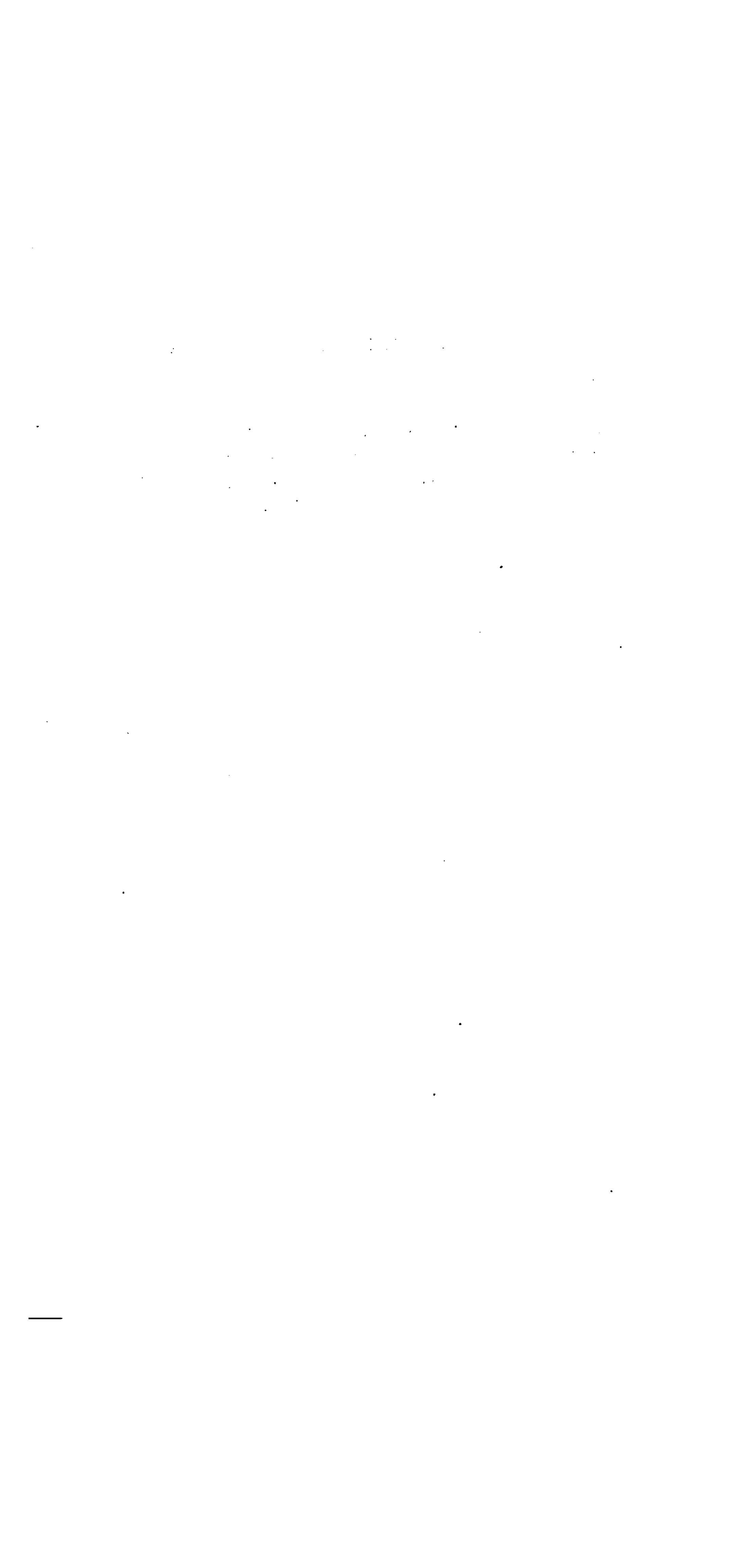
« Cette langue est serpent, cette idée est tigresse ;
Ce juif contre un doublon pèse une âme en sa main ;
Ceux-ci, fouettant le nègre et fouettant la négresse,
Lâchent les chiens hurlants sur le bétail humain ;

« Ils mettent l'affreux bât de la bête de somme
A des esprits, comme eux pensant, comme eux vivant.
La chair humaine saigne entre les mains de l'homme ;
Le sauvage la mange et le chrétien la vend.

« Écoutez ces grands cris qui par moments s'élèvent ;
Voyez rire les uns et les autres trembler ;
Tous ne sont pas méchants, et quelques-uns qui rêvent
Ont des ailes dans l'ombre et voudraient s'envoler. — »



Et les anges, cachés sous leurs radieux voiles,
Frémissent, l'œil en pleurs et le front attristé.
Nous sommes là pensifs, regardant les étoiles
A travers les barreaux de notre humanité.



XXV

CHANSON

Proscrit, regarde les roses;
Mai joyeux, de l'aube en pleurs
Les reçoit toutes écloses;
Proscrit, regarde les fleurs.

— Je pense
Aux roses que je semai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les tombes;
Mai, qui rit aux cieux si beaux,
Sous les baisers des colombes
Fait palpiter les tombeaux.

— Je pense
Aux yeux chers que je fermai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les branches,
Les branches où sont les nids;
Mai les remplit d'ailes blanches
Et de soupirs infinis.

— Je pense
Aux nids charmants où j'aimai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Mai 1854.

XXVI

REMONTRANCES

Une nuit qu'au milieu des bourrasques farouches,
Et de tous les effrois ouvrant toutes leurs bouches,
Ma vitre en pleurs tremblait au choc du vent profond,
Éveillé, je songeais.

— Hélas ! qu'est-ce que font
Toutes ces sombres eaux qui hurlent dans l'espace ?
Oh ! ce pauvre bateau qui dans cette ombre passe !
O mon Dieu ! comme il lutte, et se débat, et fuit,
Pris dans cette prison d'épouvante et de bruit !
Quels geôliers que les flots quand ils tiennent les hommes

Pour un peu de pain noir, ou pour de grosses sommes,
La barque affronte l'onde et l'air plein de sanglots
Et la brume, et je plains les pâles matelots.
O gouffre! apocalypse! effrayante épopée!
La mer a par moments l'air de s'être échappée.
Un cri farouche sort des vagues, ces tourments.
Il faudrait frissonner devant les éléments
Si l'écume, l'écueil, l'onde, l'aquilon sombre,
Pouvaient parfois briser l'anneau noir qui dans l'ombre
Les rive à l'équité, mystérieux pilier.
Est-ce que tout ceci serait irrégulier?
Est-ce que, par hasard, un flot passerait l'autre?
Serait-ce un insensé que le vent qui se vautre
Dans la nuée, et crie aux vagues d'accourir?
Quoi! ce bon vieux pêcheur part ce soir pour nourrir
Sa famille qui souffre et dont la faim le navre,
Et voilà, dès qu'il est sorti de l'humble havre,
Que l'orage et la nuit le jugent sans appel!
Sous ses pieds, les brisants, invisible archipel,
L'accusent; sur son front l'ouragan le discute;
Et ce bourreau masqué, l'abîme, l'exécute!
Tout est dit. L'eau s'enfuit. Est-il coupable? Non.
Est-ce que l'océan dans son sourd cabanon
Peut saisir un pauvre homme et l'étouffer sous l'onde,
Seigneur, sans déranger l'équilibre du monde?
Est-ce qu'il serait vrai que la nature osât
Frapper sur l'homme, ainsi qu'on bâtonne un forçat?
L'eau cache-t-elle un piége en sa vague lyrique?
Et que deviendrons-nous si la mer prévarique?
Dieu la laisserait-il libre et folle en effet?

Est-ce que l'ouragan ne sait pas ce qu'il fait?
Ah! si la goutte d'eau noie à tort un atome,
Est-ce qu'on ne va pas, au fond du divin dôme,
Voir trembler l'astre, et voir, dans la mer des rayons,
Pêle-mêle, sombrer les constellations?
Quoi! puni sans mal faire! est-ce que c'est possible?
Quoi! d'un carquois sans yeux l'homme serait la cible?
Est-ce qu'il se pourrait que le naufrage, ô Dieu,
La rafale, l'esquif coupé par le milieu,
Le cadavre roulé sous les houles funèbres,
Fût un tâtonnement sinistre des ténèbres,
Ces aveugles d'en haut qui frappent à côté?
Est-ce qu'il se pourrait que cette obscurité
Fît devant l'infini des actions infâmes?
Dieu, ces gens ont des fils, des mères et des femmes;
Ce matin, ces pêcheurs, dans l'île où nous tremblons,
Faisaient sur leurs genoux sauter des enfants blonds;
Pourquoi permettre aux eaux, à l'air, aux rocs, aux lames
De prendre en leurs poings noirs toutes ces pauvres âmes?
Pourquoi tiens-tu captifs, Seigneur, tous ces vivants
Dans l'orageux réseau des vagues et des vents?
Pourquoi ces flots suspects font-ils ce bruit de chaînes?
Pourquoi tous ces marins, bons cœurs, sans fiel, sans haines,
Emportés par la mort, pris par l'abîme amer,
Liés dans l'ombre au fond des cachots de la mer?
Qu'ont-ils fait? et pourquoi les frapper sans relâche?
Pourquoi tous ces éclairs que sur eux ta main lâche?
Je ne m'explique pas ces souffles rugissants,
Rués sur des plaintifs et sur des innocents.
Père, il ne se peut pas que ton gouffre se trompe,

Que ta sagesse ait tort, bégaie ou s'interrompe,
Cela ne se peut pas; cela ferait douter.
L'océan ne doit rien avoir à rétracter;
Car l'ouragan est juste et la foudre est intègre. —

Et la bise de mer, bourrue, irritée, aigre,
Couvrant d'obscurs brouillards les astres que conduit
La navigation immense de la nuit,
M'apparut, face pâle, à travers ma fenêtre,
Et me dit : — Que sais-tu? Nous délivrons peut-être.

XXVII

PATI

Pourquoi ne pas aller tout de suite à la mort?
Quoi! vieillir pour avoir un peu plus de remord
A l'heure où Dieu videra l'âme!
Qu'attends-tu pour venir dans nos lits froids et noirs,
O blême épouse, ô Nuit, dont tous nos désespoirs
Hélas! chantent l'épithalame?

Pourquoi ne pas finir? Pleurer des pleurs de sang!
Vivre! Quoi! le poison n'est-il pas complaisant?
L'abîme n'est-il pas facile?
Mon couteau que j'ai là rit de me voir souffrir.
Est-ce que l'océan, toujours prêt à s'ouvrir,
Ne dit pas à l'homme : Imbécile!

Brutus a-t-il mal fait? Caton avait-il tort?
Est-ce qu'ils hésitaient, ces lutteurs au bras fort,
A fermer leurs regards superbes?
Que leur faisait la vie? Est-ce que ces romains
Tenaient à voir passer les chars sur les chemins
Et le vent courber les brins d'herbes?

Comprenant l'ironie, ils murmuraient : assez!
Par les flèches du sort colosses traversés,
Ils ôtaient eux-mêmes la cible.
Ils mouraient de sentir à leurs fronts des rougeurs;
Vous préfériez la mort à la vie, ô songeurs,
Et l'idéal à l'impossible.

La mort se dressait pâle et leur apparaissait ;
Graves, ils se couchaient près d'elle, puisque c'est
Avec elle qu'il faut qu'on dorme ;
Ils allaient au-devant de ce sinistre hymen ;
Ils mettaient leur anneau de chevalier romain
Au doigt de ce squelette énorme.

Est-ce qu'il est quelqu'un qui blâme ces héros ?
Ils ont du froid destin tordu les vains barreaux ;
Ils ont fait une brèche aux ombres ;
Maintenant à jamais, triste et des vents battu,
Au bout de la sagesse, au bout de la vertu,
L'homme voit leurs deux spectres sombres.

Oui, Caton a mal fait ; oui, Brutus avait tort
Le sage est mal sorti, l'intrépide est mal mort.
Le suicide est une fuite.
Dieu, qui seul a le droit d'éteindre le flambeau,
Quand ces grands essoufflés sont entrés au tombeau,
Ne leur a dit qu'un mot : Trop vite.

Braver la destinée en s'en rassasiant,
C'est l'honneur ; le grand homme est le grand patient ;
    Attendre est la vertu sévère ;
Sage, attends qu'à l'abri des verts rameaux flottants
La ciguë ait fleuri ; juste, laisse le temps
    A l'arbre de croître au calvaire !

Socrate, et non Brutus ! Jésus, et non Caton !
Vous mourrez, vous mourrez. Pourquoi se hâte-t-on ?
    Souffrez, enseignez, cœurs fidèles.
Ame, pourquoi t'enfuir avant l'hiver venu,
Et l'apparition de l'azur inconnu,
    Et le départ des hirondelles ?

Quoi donc ? as-tu peur d'être oublié, passant noir ?
Crains-tu d'être ignoré du sombre vent du soir,
    Et qu'il t'épargne dans ta ville,
Quand, terrible, il viendra balayer vers le nord
La vieille feuille morte et le vieux monde mort ?
    Il t'emportera, sois tranquille !

Comme à chacun de nous ton heure sonnera.
Ton cadavre qui boit et qui mange sera
Écrasé, broyé dans sa boue,
Pétri dans le néant, supprimé, rejeté;
L'infini passera sur toi; l'éternité
A pour nous tous un tour de roue.

Si tu n'es qu'un vivant, frêle, obscur, incertain,
Vis et pleure; descends pas à pas ton destin;
Vieillis; reste l'homme ordinaire.
De quel droit, cendre, atome, espèce d'ombre aux fers,
Fais-tu tomber sur toi la mort aux yeux d'éclairs,
Et déranges-tu le tonnerre?

Ou si de toi ton siècle a fait un grand témoin,
Accepte échafaud, bagne, exil; sois au besoin
L'esclave auguste de l'exemple.
La pierre du gibet, dont le ciel est l'aimant,
Plus tard sors du charnier et monte lentement,
Et deviens le fronton du temple.

Ne te dérobe point par la mort aux lenteurs
Du supplice qu'il faut subir sur les hauteurs ;
C'est l'épreuve ; acceptons-la toute!
Agonise et vieillis sans dire : je suis las!
L'homme est fait pour mourir heure par heure, hélas!
Les pleurs, pour tomber goutte à goutte!

La douleur est utile ; et vivre, c'est l'effort.
Veux-tu devenir grand? laisse-toi faire au sort.
Bois, et ne brise pas ton verre.
Laisse blanchir ton âme ainsi que l'orient.
Sois à la fois l'archange au regard souriant
Et le titan au front sévère.

Les jours nous font saigner, mystérieux bourreaux ;
Saigne, et ris ; c'est ainsi qu'on devient un héros,
C'est ainsi qu'on devient sublime,
Et que l'on est de ceux dont l'esprit monte et luit
Et que le genre humain voit tout à coup, la nuit,
Surgir splendides sur sa cime.

L'homme est sombre; qu'il souffre, il brillera; Dieu bon
Refait le diamant avec le vil charbon;
L'aube est sous nos brumes funèbres;
Et la création n'est qu'un gouffre d'où sort
Le rayon qui, joyeux, dorant l'ombre et la mort,
S'épanouit hors des ténèbres.

L'âme s'étoile au choc du sort et du devoir.
Dieu, le grand forgeron, avec son marteau noir
Qui sonne dans tous nos désastres,
Sur l'enclume d'airain que nous nommons l'azur,
Bat l'ombre, la nuit, l'homme en deuil, l'abîme obscur;
Les étincelles sont des astres.

XXVIII

En hiver la terre pleure ;
Le soleil froid, pâle et doux,
Vient tard, et part de bonne heure,
Ennuyé du rendez-vous.

Leurs idylles sont moroses.
— Soleil ! aimons ! — Essayons.

O terre, où donc sont tes roses?
— Astre, où donc sont tes rayons?

Il prend un prétexte, grêle,
Vent, nuage noir ou blanc,
Et dit : — C'est la nuit, ma belle! —
Et la fait en s'en allant;

Comme un amant qui retire
Chaque jour son cœur du nœud,
Et, ne sachant plus que dire,
S'en va le plus tôt qu'il peut.

XXIX

L'absolu, l'éternel. Rien après, rien avant.
Hors de cet horizon l'esprit n'est pas vivant.
S'il n'a point l'abîme, il réclame.
Tout vouloir, tout savoir, tout sonder tour à tour,
C'est la seule façon de composer un jour
Qui suffise au regard de l'âme.

L'âme veut pour plafond la vaste liberté,
Et ne peut demeurer que dans l'illimité.
Ni cloisons, ni rideaux, ni toiles.

Seuls la nuit, sous le ciel calme et silencieux,
Les sphynx n'ont, pour emplir de lumière leurs yeux,
Pas trop de toutes les étoiles.

L'immensité, c'est là le seul asile sûr.
Je crois être banni, si je n'ai tout l'azur.
Tout l'espace, c'est là que j'entre.
Je veux tout le ciel bleu, je veux tout le ciel noir.
L'infini par moments me semble à peine avoir
La dimension de mon antre.

XXX

CHANSON

Il est un peu tard pour faire la belle,
Reine marguerite; aux champs défleuris
Bientôt vont souffler le givre et la grêle.
— Passant, l'hiver vient, et je lui souris.

Il est un peu tard pour faire la belle,
Étoile du soir; les rayons taris

Sont tous retournés à l'aube éternelle.
— Passant, la nuit vient, et je lui souris.

Il est un peu tard pour faire la belle,
Mon âme ; joyeuse en mes noirs débris,
Tu m'éblouis, fière et rouvrant ton aile.
— Passant, la mort vient, et je lui souris.

30 octobre 1854.

XXXI

A MEURICE. — A VACQUERIE

Hélas! comme c'est peu compris, les grandes âmes!
L'orage était bien noir quand nous nous rencontrâmes;
Je livrais au vieux monde un assaut hasardeux;
Je luttais; vous, tribuns de l'art, maîtres tous deux,
Forts, dressant devant moi votre épée étoilée,
Vous me prîtes la main dans l'ardente mêlée;
Et dans ce siècle, où l'âme est en proie aux moqueurs,
Je fus le combattant, vous êtes les vainqueurs.

Quand s'ouvrit l'âpre exil aux froides casemates,
Proscrit, vous me suiviez, et haï, vous m'aimâtes.
J'ai le flot à dompter, j'ai la nuit à franchir,
Je vous cherche en mon ciel que vous faites blanchir;
Ainsi le nautonier battu des mers obscures
Épiait le lever des lointains Dioscures.

Ah! vous vous oubliez, vous qu'on n'oubliera pas!
C'est grand. Vous me tirez de l'ombre pas à pas,
Vous me rouvrez le port, vous me rendez les fêtes,
Je sens l'apaisement des profondes tempêtes,
Et je vous aime, ô vous sur qui je m'attendris,
D'unir des cœurs si doux à de si fiers esprits!

8 février 1870.

XXXII

TOURMENTE

Oh ! comme tout devient terrible sur la mer !
Ces noirs chanteurs chantant sans cesse le même air,
Les flots, dressent leur blanche crête ;
Et la nuée accourt soufflant sur l'eau qui fuit
Toute l'horreur du gouffre et tout ce que la nuit
Contient de haine et de tempête ;

Et voici l'ouragan qui monte en mugissant
Avec un grincement de chaîne, et qui descend,
Et qui remonte dans la brume,

Et moi, plus frissonnant que l'air dans mon manteau,
Je dis : — Seigneur! Seigneur! qu'est-ce que le marteau
Fait à cette heure sur l'enclume?

Dieu! quels événements d'airain, quels rois de fer,
Quels colosses armés des glaives de l'enfer,
Quels géants à l'horrible forme,
Vont sortir de votre ombre, et qu'allons-nous donc voir? —
Ainsi je rêve au bruit que fait sous le ciel noir
Le soufflet de la forge énorme.

1870.

XXXIII

I

Ma vie entre déjà dans l'ombre de la mort,
Et je commence à voir le grand côté des choses.
L'homme juste est plus beau, terrassé par le sort;
Et les soleils couchants sont des apothéoses.

Brutus vaincu n'a rien dont s'étonne Caton;
Morus voit Thraséas et se laisse proscrire;
Socrate qu'Anitus fait boire au Phlégéthon,
Mourant, n'empêche pas Jésus-Christ de sourire.

Le monde passe, ingrat, vain, stupide et moqueur.
Le blâme intérieur, Dieu juste, est le seul blâme.

Les caresses que fait la conscience au cœur
Font saigner notre chair et rayonner notre âme.

Apaisé, je médite au bord du gouffre amer,
J'aime ce bruit sauvage où l'infini commence;
La nuit, j'entends les flots, les vents, les cieux, la mer;
Je songe, évanoui dans cette plainte immense.

II

Il faut toujours quelqu'un qui dise : je suis prêt.
Je m'immole. Sans quoi, ma France bien-aimée,
La conscience au cœur de l'homme se romprait;
Peuple! il ne resterait pas une âme allumée.

Il est bon en tout temps, aujourd'hui comme hier,
Que des hommes sereins, en qui rien ne recule,
Se sentent un amour mystérieux et fier
Pour l'exil, nuit sinistre, et la mort, crépuscule.

Je suis de ceux sur qui le char roule effrayant;
L'épreuve me flagelle et le devoir me broie;

Je ne vois pas pourquoi je serais triste, ayant
Ce lugubre bonheur et cette sombre joie.

D'autres, meilleurs que moi, dans le deuil et l'affront
Expirèrent; ils sont dans la lumière pure.
Gloire à ces combattants du Golgotha ! leur front
Est d'autant plus serein que l'épine est plus dure.

Ils furent grands. Ils ont souffert, ils ont aimé.
Leur linceul laisse voir leur clarté sous ses voiles ;
Et le rude chemin du martyre est semé
De leurs gouttes de sang qu'on prend pour des étoiles.

III

Socrate est un voyant; je ne suis qu'un témoin,
Je vais. J'ai laissé tout aux mains du sort rapace,
Et j'entends mes amis d'autrefois rire au loin
Pendant qu'à l'horizon, seul et pensif, je passe.

Ils disent, me voyant paraître tout à coup :
— Qu'est-ce donc que cette ombre au loin sur cette grève ?

Regardez donc là-bas. Cela reste debout.
Est-ce un homme qui marche ? est-ce un spectre qui rêve?

C'ést l'homme et c'est le spectre! O mes anciens amis,
C'est un songeur tourné vers les profondeurs calmes,
Qui, devant le tombeau priant pour être admis,
Rêve sous la nuée où frissonnent les palmes.

Sachez, amis de l'âge où l'on se comprenait,
Que, si je vous parlais, ce serait de vous-même.
Je suis l'être pensif que la douleur connaît;
Mon soir mystérieux touche à l'aube suprême.

Vous qui tournez la tête et qui dites : c'est bien!
Et qui vous remettez à rire à votre porte,
Ce que j'endure est peu, ce que je suis n'est rien,
Et ce n'est pas à moi que ma souffrance importe;

Mais, quoi que vous fassiez et qui que vous soyez,
Quoi donc! n'avez-vous rien au cœur qui vous déchire?
N'avez-vous rien perdu de ceux que vous aimiez?
Qui sait où sont les morts? comment pouvez-vous rire?

IV

Heureux les éprouvés! voilà ce que je vois;
Et je m'en vais, fantôme, habiter les décombres.
Les pêcheurs, dont j'entends sur les grèves la voix,
Regardent les flots croître; et moi, grandir les ombres.

Je souris au désert; je contemple et j'attends;
J'emplis de paix mon cœur qui n'eut jamais d'envie;
Je tâche, craignant Dieu, de m'éveiller à temps
Du rêve monstrueux qu'on appelle la vie.

La mort va m'emmener dans la sérénité;
J'entends ses noirs chevaux qui viennent dans l'espace.
Je suis comme celui qui, s'étant trop hâté,
Attend sur le chemin que la voiture passe.

Ne plaignez pas l'élu qu'on nomme le proscrit.
Mon esprit, que le deuil et que l'aurore attire,
Voit le jour par les trous des mains de Jésus-Christ.
Toute lumière sort ici-bas du martyre.

V

Je songe, ô vérité, de toi seul ébloui !
Ai-je des ennemis? j'en ignore le nombre.
Tous les chers souvenirs, tout s'est évanoui.
Je sens monter en moi le vaste oubli de l'ombre.

Je ne sais même plus le nom de ceux qui m'ont
Fait mordre, moi rêveur, par le mensonge infâme.
J'aperçois les blancheurs de la cime du mont,
Et le bout de ton aile est déjà bleu, mon âme !

En dehors du combat pour la cause de tous,
Si j'ai frappé quelqu'un pour me venger moi-même,
Si j'ai laissé pleurant quelque être fier et doux,
Si j'ai dit : Haïssez, à ceux qui disaient : J'aime ;

Dieu! si j'ai fait saigner des cœurs dans le passé,
Que votre grande voix me courbe et m'avertisse !
Je demande pardon à ceux que j'offensai,
Voulant traîner ma peine et non mon injustice.

Je marche, à travers l'ombre et les torts expiés,
Dans la vie, aujourd'hui sans fleurs et jadis verte,
Morne plaine où déjà s'allongent à mes pieds
Les immenses rayons de la tombe entr'ouverte.

1854.

XXXIV

ENTRÉE DANS L'EXIL

J'ai fait en arrivant dans l'île connaissance
Avec un frais vallon plein d'ombre et d'innocence,
Qui, comme moi, se plaît au bord des flots profonds.
Au même rayon d'or tous deux nous nous chauffons ;
J'ai tout de suite avec cette humble solitude
Pris une familière et charmante habitude.
Là deux arbres, un frêne, un orme à l'air vivant,
Se querellent et font des gestes dans le vent
Comme deux avocats qui parlent pour et contre ;

J'y vais causer un peu tous les jours, j'y rencontre
Mon ami le lézard, mon ami le moineau;
Le roc m'offre sa chaise et la source son eau;
J'entends, quand je suis seul avec cette nature,
Mon âme qui lui dit tout bas son aventure;
Ces champs sont bonnes gens, et j'aime, en vérité,
Leur douceur, et je crois qu'ils aiment ma fierté.

XXXV

L'immense Être inconnu sourit. L'aube réveille
Le ciron, la fourmi, la fleur des prés, l'abeille,
Les nids chuchotants, les hameaux,
La forêt aux profonds branchages, les campagnes,
L'océan, le soleil derrière les montagnes,
Mon âme derrière les maux.

L'Être rêve. Il construit le lys dans le mystère;
Son doigt aide la taupe à faire un trou sous terre;
Il peint les beaux rosiers vermeils;
Et la création, sur son travail courbée,
Contemple; il fait, avec l'aile d'un scarabée,
L'admiration des soleils.

Hommes, vos grands vaisseaux qui vont sous les étoiles,
Embarrassant les vents dans leurs gouffres de voiles,
Monstres qui s'imposent aux mers,
Fatiguant de leur poids la brise exténuée,
Et traînant dans leurs flancs chacun une nuée
Pleine de foudres et d'éclairs,

Vos canons, vos soldats, dont la marche olympique
D'un coin de terre obscur fait une plaine épique,
Vos drapeaux aux plis arrogants,
Vos batailles broyant les moissons, vos tueries,
Vos carnages, vos chocs, et vos cavaleries,
Aigles de ces noirs ouragans,

Vos régiments, pareils à l'hydre qui serpente,
Vos Austerlitz tonnants, vos Lutzen, vos Lépante,
Vos Iéna sonnant du clairon,
Vos camps pleins de tambours que la mort pâle éveille,
Passent pendant qu'il songe, et font à son oreille
Le même bruit qu'un moucheron,

XXXVI

Oh! quoique je sois, sur la grève,
Le flocon d'écume qui fuit,
Quoique je n'aie en moi qu'un rêve,
Quoique je sois poussière et nuit,

Quoique je sois un peu de boue,
Un ver parmi les vers humains,

Ecrasé par ces tours de roue
Qu'on appelle les lendemains,

Quoique le mal m'ait dans sa serre,
Quoique je sois nu, faible, obscur,
Quoique je sois fait de misère
Et que tu sois faite d'azur,

Sans fléchir dans ta confiance,
Sans te rebuter dans ta foi,
Sainte servante, conscience,
Tu vas dans l'ombre devant moi !

Tu vas devant moi, toujours prête,
Et tu me montres le chemin ;
Le voile du sort sur ta tête,
La lampe de Dieu dans ta main !

Tu me dis : — Ta croix te réclame.
Debout ! c'est ailleurs qu'on s'assied. —
Tu me dis : — Cache ici ton âme.
Tu me dis : — Pose ici ton pied.

Tu dis : — La tristesse est meilleure.
L'ombre et le deuil sont nos amis. —
Et tu souris lorsque je pleure,
Et tu chantes quand je gémis.

Tu m'éclaires, calme et ravie,
Marche à marche, avec ton flambeau,
Toutes les douleurs de la vie,
Sombre descente du tombeau.

XXXVII

EXIL

Si je pouvais voir, ô patrie,
Tes amandiers et tes lilas,
Et fouler ton herbe fleurie,
Hélas!

Si je pouvais, — mais, ô mon père,
O ma mère, je ne peux pas, —

Prendre pour chevet votre pierre,
Hélas!

Dans le froid cercueil qui vous gêne,
Si je pouvais vous parler bas,
Mon frère Abel, mon frère Eugène,
Hélas!

Si je pouvais, ô ma colombe,
Et toi, mère, qui t'envolas,
M'agenouiller sur votre tombe,
Hélas!

Oh! vers l'étoile solitaire,
Comme je lèverais les bras!
Comme je baiserais la terre,
Hélas!

Loin de vous, ô morts que je pleure,
Des flots noirs j'écoute le glas;
Je voudrais fuir, mais je demeure,
Hélas!

Pourtant le sort, caché dans l'ombre,
Se trompe si, comptant mes pas,
Il croit que le vieux marcheur sombre
Est las.

XXXVIII

O mon âme, en cherchant l'azur, ton vol dévie.
Restons dans le devoir; le devoir, c'est la vie.
Rentrons au noir foyer des hommes; essayons
La chaîne des captifs; fais-toi, dans ce lieu sombre,
    La servante de l'ombre,
    O fille des rayons!

Reprenons le labeur des saintes délivrances;
Faisons la fonction divine des souffrances;

Remettons notre lèvre à l'éponge de fiel;
Continuons les pleurs, les deuils, la lutte austère;
Revenons à la terre
Pour retourner au ciel!

XXXIX

Tant qu'on verra l'amour pleurer, la haine rire,
Le mal régner,
Le dogme errer, l'autel mentir, Néron proscrire,
Jésus saigner,

Tant qu'on aura des rois, des églises athées,
D'affreuses tours,

Des peuples que la chaîne étreint, des Prométhées
Sous les vautours,

Tant que je sentirai, cœur où rien ne mutile
Le fier devoir,
Que le vol d'une strophe irritée est utile
Dans le ciel noir,

Je combattrai ! Je sais que je serais un lâche
D'être autrement ;
Je ne me laisserai détourner de ma tâche,
O firmament !

Par rien, ni par avril, ni par l'ombre ingénue
Des verts taillis,
Ni par les prés en fleur, ni par la gorge nue
D'Amaryllis.

En présence de tant de nations qui pleurent
Sous le ciel bleu,
Des tyrans qui, blanchis par le prêtre, demeurent
Noirs devant Dieu,

Et de vous tous, vivants, en proie aux vils mensonges,
Aux rois voleurs,

Qui flottez dans un rêve, et n'avez hors des songes
Que les douleurs;

En présence des maux, des crimes et des fautes,
Des longs combats,
Des hontes, des orgueils, de tant de têtes hautes
Et de cœurs bas;

France, tant qu'il faudra qu'une lueur éclaire
L'affreux récif,
Je resterai fidèle à la sombre colère,
Au deuil pensif;

Je dirai sans relâche et redirai sans trêve
La vérité;
Je serai dans l'écume obscure de la grève
Une clarté;

Je serai ce fantôme, un juge; et ma voix triste
Sera l'écho
De ce clairon farouche à qui rien ne résiste
Dans Jéricho;

Je ne quitterai point, grande France trahie,
Mon tribunal!

Avant que je me taise, ô tragique Isaïe,
O Juvénal,

O Dante, Ézéchiel à l'œil visionnaire,
Fier d'Aubigné,
On verra dans les cieux s'arrêter le tonnerre
Époumonné.

2 décembre.

XL

LA NUIT

PENDANT QUE LES PÊCHEURS SONT EN MER

Les visions se répandent
Dans le firmament terni,
De hideux nuages pendent
Au noir plafond infini;
L'étoile y vient disparaître;
Il semble qu'une main traître,
Guettant les astres vermeils,

Au fond de l'ombre indignée,
Tend ses toiles d'araignée
Pour ces mouches, les soleils.

L'arbre se tord sur la côte;
Le flot s'acharne au récif;
Une clameur triste et haute
Avertit l'homme pensif;
L'écume roule, avalanche;
La lame féroce et blanche
Luit comme l'yatagan;
La terre sanglote et souffre,
Livrée aux baisers du gouffre,
Au viol de l'ouragan.

La mer n'est plus qu'épouvante;
Le ciel s'effare; on dirait
Que la nature vivante
Devient songe et disparaît;
Tout prend l'aspect et la forme
D'une horrible ébauche énorme
Ou d'un grand rêve détruit;
Les ténèbres en décombres
Emplissent de leurs blocs sombres
L'antre immense de la nuit.

Ah! n'est-ce pas, Dieu sublime,
Dieu qui fis l'arche et le pont,
Que tout naufrage est un crime
Et que quelqu'un en répond?
S'il manque une seule tête,
Tu puniras la tempête;
Tu sais, toi qui nous défends
Et qui fouilles les repaires,
Le compte de tous les pères,
Le nom de tous les enfants!

XLI

DUO

Quoique je fusse assis au bord d'un cimetière,
Seul dans ce champ que l'aube et l'ombre ont pour frontière,
Et perdu dans un tas de noirs cyprès et d'ifs
Et de ronces, tordant leurs sarments maladifs,
Le rire était si franc que je levai la tête.
C'étaient deux jeunes gens qui venaient de la fête
Et qui s'en retournaient à la ville en jasant,
Couple penchant déjà, mais encore innocent.

Ces enfants rayonnaient sous ces branchages sombres,
Lui charmant, elle pure ; on eût dit dans ces ombres
Le mois d'avril donnant le bras au point du jour ;
Et moi l'exil, pensif, je saluai l'amour.
Allez, amants ! chantez, vie, extase, espérance !
Ainsi marchait un soir dans un bois, à Florence,
Le jeune Dante auprès de Béatrice enfant ;
Dante la contemplait, ivre, heureux, triomphant ;
Tout à coup elle dit : Si je mourais, mon Dante?
Et, tressaillant, il vit l'enfer, la voûte ardente,
La nuit, les pleurs, le deuil, les sept cercles ouverts ;
Et, dès le lendemain il fit le premier vers
Du poëme qu'emplit la douleur insondée ;
Car jamais le songeur ne refuse l'idée ;
Le crâne du poëte est un dôme effrayant
Où de sombres oiseaux volent en tournoyant,
Et qui dit au grand aigle : O farouche figure,
Entre ! mon diamètre admet ton envergure.

XLII

PENSÉES DE NUIT

L'ombre ici-bas la moins transparente, c'est l'âme.

L'homme est l'énigme étrange et triste de la femme,
Et la femme est le sphinx de l'homme. Sombre loi!
Personne ne connait mon gouffre, excepté moi.
Et moi-même, ai-je été jusqu'au fond? Mon abîme
Est sinistre, surtout par le côté sublime;
Et l'hydre est là, tenant mon âme et la mordant.

Toutes nos passions sont des bêtes rôdant
Dans la lividité des blêmes crépuscules.

L'homme le plus semblable aux antiques Hercules,
Égal par sa stature aux noirs événements,
Qui dompte la fortune en ses poings incléments,
Et fait au sort jaloux l'effet d'un belluaire,
Cet homme, s'il rencontre une femme, veut plaire,
Tombe à genoux, adore et tremble, et ce vainqueur
Du destin est toujours le vaincu de son cœur.

Tout nous ment! l'âtre est noir, la patrie est ingrate.
Prêtre, pense à Jésus; juge, pense à Socrate.
L'homme rend la justice ainsi qu'il joue aux dés.
Quand, tour à tour, et l'un après l'autre, accoudés
Au même livre, on a tourné les mêmes pages,
On meurt. Qu'est-ce que c'est que vos aréopages,
Conciles et sénats, conclaves et divans?
Le poëte apparaît au milieu des vivants,
Et, lapidé, s'en va de la terre fatale,
Laissant derrière lui, comme une trace pâle,
L'éternelle beauté du vers mystérieux.
L'homme qui l'insulta le met au rang des dieux.
Et puis, un autre esprit vient, l'homme recommence.
Tout est aveuglement quand tout n'est pas démence;
Le ciel splendide est plein de la noirceur du sort;
On entre dans la vie en criant; on en sort
Ruisselant, nu, glacé, comme d'une tourmente.

Hélas ! l'enfant sanglote et l'homme se lamente ;
Ignorer, c'est pleurer, et savoir, c'est gémir.

Je pense à tout cela quand je ne puis dormir,
La nuit, quand le vent semble une voix qui témoigne,
Quand on entend le pas de quelqu'un qui s'éloigne.

XLIII

Quand Eschyle au vautour dispute Prométhée,
Quand Juvénal défend Rome aux tigres jetée,
Quand Dante ouvre l'enfer aux tyrans qu'il poursuit,
Ces hommes sont pareils à l'antique euménide;
Leur face, qu'illumine une lueur livide,
Semble un masque d'airain qui parle dans la nuit.

On frémit, tant ils sont terribles! leurs pensées,
Sur leurs crânes profonds sifflantes et dressées,
Mordant le crime heureux et les monstres rampants,

Font aux poëtes saints d'effrayants diadèmes,
Et semblent sur ces fronts sévères et suprêmes
Des chevelures de serpents.

Serpents mystérieux des Minerves antiques,
O dragons presque dieux, gorgones prophétiques,
Mêlant des cris humains à votre sifflement,
Votre anathème était une leçon sublime;
Vous étiez à la fois, pour le peuple et le crime,
La sagesse sereine et le noir châtiment.

Jersey, 1er novembre.

XLIV

O misérable amas de vanités humaines,
Rêves! au premier vent qui souffle dans les plaines,
Comme tout se disperse et tout s'évanouit!
Puissance, amour, douleur qui brûle dans la nuit,
Orgueils et voluptés, colères enflammées,
Comme cela se mêle à toutes les fumées!
A quoi bon tant d'ardeur et tant d'emportement
Pour arriver si vite à tant d'abattement!

Hommes! pourquoi ce bruit, et pourquoi faire attendre
Des colosses au monde? On croit, à vous entendre
Rugir dans le brasier des sombres passions,
Au milieu des fureurs et des ambitions,
Autour de ce que l'âme embrasse, craint, désire,
Que vous êtes de bronze, et vous êtes de cire!

XLV

Le sommet est désert, noir, lugubre, inclément,
Bordé de toutes parts d'un sombre escarpement;
L'horizon à l'entour n'est qu'une solitude;
L'hiver est éternel sur ce faîte âpre et rude,
Et j'y trouve, ô Seigneur, des traces de pieds nus
Qui prouvent qu'avant moi d'autres y sont venus.
On y voit des carcans et des fers, comme au bagne.
J'étais en bas, les yeux fixés sur la montagne.
Deux êtres ont passé pendant que j'étais là;

Et leurs regards brillaient, si bien qu'il me sembla
Que ces deux inconnus, rayonnant sous leurs voiles,
Pour en faire leurs yeux avaient pris des étoiles.
L'un avait l'air candide et l'autre l'air altier.
Ils marchaient tous les deux dans le même sentier;
Et l'un murmurait : Crois, et l'autre disait : Pense.
Et sur le front de l'un on lisait : Conscience,
Et sur le front de l'autre on lisait : Vérité.
Moi, je les regardais, ému de leur beauté.
Alors ces deux passants sévères m'ont fait signe
De me lever; c'était l'aigle à côté du cygne;
Et je les ai suivis, et ce sont eux qui m'ont
Conduit et laissé seul sur le haut de ce mont.

XLVI

Oui, la terre fatale, oui, le ciel nécessaire,
Tout laisse en moi sa trace, et rien pour ma misère
N'est hautain ni moqueur;
Et quoique je ne sois qu'un vivant fait de cendre,
Quand le rayon me voit, il consent à descendre,
Et se mêle à mon cœur.

J'ai la confiance âpre et triste des apôtres,
Et c'est pourquoi je suis cet homme dont les autres
Parlent confusément,
Plein d'erreurs comme Adam, plein de fautes comme Ève,
Que l'enfer tire en bas, mais qu'un éternel rêve
Enchaîne au firmament.

L'impure forme humaine, ébauchée, incomplète,
La chair, n'empêche pas que le ciel se reflète
Dans l'abîme où je suis;
Près de ce vil crapaud qui bave et qui se traîne,
La constellation vient resplendir sereine
Dans le fond de mon puits.

Par instants l'affreux monstre, en l'ombre qui le voile,
Passe et fait en passant tressaillir une étoile
Dans mon cloaque noir;
Puis elle reparaît. Dieu que notre espoir nomme,
Sois béni de changer l'eau bourbeuse de l'homme
En céleste miroir!

Oui, tes vents m'ont parlé, toutes tes solitudes
M'ont jeté leurs rumeurs et leurs inquiétudes,
Azur, nuit, vision!
A tes souffles de brume ou de clarté je vibre,
Ciel, comme si j'étais traversé par la fibre
De la création.

Comme si tous les fils invisibles de l'être
Se croisaient dans mon sein que l'univers pénètre!
Comme si, par moment,
En moi, du front aux pieds, me mêlant au problème,
Le sombre axe infini qui passe par Dieu même
Tremblait confusément!

De sorte que je suis l'aimant de la nature,
Que la création m'emplit, moi créature,
Que Dieu coule en mon sang!
De sorte, ô ciel profond, que le zénith farouche
Se verse dans mon crâne, et que le nadir touche
Mon talon frémissant!

Mon âme dans sa nuit redit ta gamme immense;
Je frissonne à tes bruits d'orage ou de clémence,
Vivant psaltérion;
Sur ma lyre qu'émeut l'esprit des Zoroastres,
Les sept notes jadis tombèrent des sept astres
Du bleu septentrion.

XLVII

LETTRE

Est-ce que, ce mois-ci, des miens et des meilleurs,
Quelqu'un est mort, pendant que je regarde ailleurs?
Est-ce que par hasard, sur la colline verte,
Quelque tombe de mère ou d'enfant s'est ouverte?
Ami, pourquoi me plaindre aujourd'hui plus qu'hier?
Ai-je, sans le savoir, perdu quelqu'un de cher?

Jadis j'eus des douleurs et je les ai pleurées;
Les larmes du tombeau sont des larmes sacrées;

Sur de profonds cercueils pleins de ciel étoilé,
Tous les pleurs que j'avais dans les yeux ont coulé.
Ce fut sombre.

Aujourd'hui qu'est-ce donc qui m'arrive
Que ta pitié s'accroît? Je suis sur cette rive;
Après? et d'où te vient ce langage abattu?
Tu m'écris : « O banni, comment les portes-tu,
Ces heures de l'exil qui doivent être lourdes? »

Tout est bien. Je n'ai rien à dire aux âmes sourdes.
D'ailleurs porté-je donc un si pesant fardeau?
Le vent souffle sur l'homme et sur la goutte d'eau.
Laissons souffler le vent. Qu'importe ce que souffre
Mon atome, au hasard emporté dans le gouffre?
D'autres ont plus souffert qui valaient mieux que moi.
Tout est bien.

Vivre errant, rejeté, hors la loi,
L'ombre, l'isolement, l'ennui qu'on exagère,
Cette glace qu'on sent à la terre étrangère,
Tout cela ne vaut pas qu'on fronce le sourcil.
Crois-tu pas que je vais pleurnicher mon exil?

Tu me dis : « Vous voilà dans la froide Angleterre. »
Et moi je dis : — Salut au vieux rivage austère !
A Londre où, quand Milton parle, Cromwell répond ! —
Tu reprends : « — Comment sont ces étrangers ? »

Ils sont
Les étrangers. Ils ont leurs soucis, leurs colères,
Leurs intérêts, leurs mœurs ; ce sont des exemplaires
Du vieil homme Adam, l'un sur l'autre copiés.
Dieu mit sur tous les fronts l'azur, mais sous ses pieds
L'homme a fait de la terre une chose diverse.
La fraternité meurt au fleuve qu'on traverse ;
On passe un bras de mer, on enjambe un chemin,
On saute un mur, on est sorti du genre humain ;
On devient l'étranger. Nous le sommes. La foule
Autour de nous va, vient, fait ses affaires, coule.
L'idée est peu comprise à son avénement ;
Elle monte un calvaire et marche lentement ;
Je ne vois pas pourquoi ces hommes seraient autres
Que ceux qu'a vus Socrate et qu'ont vus les apôtres.

O mes amis, proscrits qui m'entourez, restons
Comme les Thraséas et comme les Catons,
Sereins, et sachons prendre en patience l'homme.

Ceux-ci d'ailleurs n'ont rien que de tout simple, en somme.
Nous sommes les passants, ils sont les habitants.
D'Aristide jusqu'à nos jours, dans tous les temps,
Le proscrit pour la foule est une énigme obscure.
On ne nous crache pas encore à la figure;
Donc ne nous plaignons point.

Tu me dis : — « Dans ces lieux
Où nous te cherchons, toi, le songeur oublieux,
Que fais-tu ? » —

Je vois Dieu.

Je suis l'homme des grèves;
La nuit je fais des vers, le jour je fais des rêves.
Je lis les vieux lutteurs, Dante, Agrippa, Montluc.
Souvent, quand minuit sonne au clocher de Saint-Luc,
Je médite, menant dans les zones bénies
De soleils en soleils cent lignes infinies,
Reliant dans l'azur les constellations,
Architectures d'ombre et d'yeux et de rayons,
Frontons prodigieux des célestes Solimes.
Mon esprit, combinant ces triangles sublimes,
Fait, comme Orphée à Delphe et Jacob dans Endor,
Une géométrie avec les astres d'or.

Ainsi s'en vont mes jours. Assis au bord des ondes,
Je contemple la mer dont les houles profondes
Ne s'arrêtent jamais, tumultueux troupeaux
Bondissant jour et nuit sans halte et sans repos ;
Et nous nous regardons, moi rêveur, elle énorme ;
Elle attend que je pleure et j'attends qu'elle dorme.

Jersey, 19 septembre 1854.

XLVIII

PROMENADES DANS LES ROCHERS

PREMIÈRE PROMENADE

Un tourbillon d'écume, au centre de la baie
Formé par de secrets et profonds entonnoirs,
Se berce mollement sur l'onde qu'il égaie,
Vasque immense d'albâtre au milieu des flots noirs.

Seigneur! que faites-vous de cette urne de neige?
Qu'y versez-vous dès l'aube et qu'en sort-il la nuit?

La mer lui jette en vain sa vague qui l'assiége,
Le nuage sa brume et l'ouragan son bruit.

L'orage avec son bruit, le flot avec sa fange,
Passent ; le tourbillon, vénéré du pêcheur,
Reparaît, conservant, dans l'abîme où tout change,
Toujours la même place et la même blancheur.

Le pêcheur dit : — C'est là qu'en une onde bénie,
Les petits enfants morts, chaque nuit de Noël,
Viennent blanchir leur aile au souffle humain ternie,
Avant de s'envoler pour être anges au ciel. —

Moi je dis : — Dieu mit là cette coupe si pure,
Blanche en dépit des flots et des rochers penchants,
Pour être, dans le sein de la grande nature,
La figure du juste au milieu des méchants.

DEUXIÈME PROMENADE

La mer donne l'écume et la terre le sable.
L'or se mêle à l'argent dans les plis du flot vert.
J'entends le bruit que fait l'éther infranchissable,
Bruit immense et lointain, de silence couvert.

Un enfant chante auprès de la mer qui murmure.
Rien n'est grand, ni petit. Vous avez mis, mon Dieu,
Sur la création et sur la créature
Les mêmes astres d'or et le même ciel bleu.

Notre sort est chétif; nos visions sont belles.
L'esprit saisit le corps et l'enlève au grand jour.

L'homme est un point qui vole avec deux grandes ailes,
Dont l'une est la pensée et dont l'autre est l'amour.

Sérénité de tout! majesté! force et grâce!
La voile rentre au port et les oiseaux aux nids.
Tout va se reposer, et j'entends dans l'espace
Palpiter vaguement des baisers infinis.

Le vent courbe les joncs sur le rocher superbe,
Et de l'enfant qui chante il emporte la voix.
O vent! que vous courbez à la fois de brins d'herbe,
Et que vous emportez de chansons à la fois!

Qu'importe! Ici tout berce, et rassure, et caresse.
Plus d'ombre dans le cœur! plus de soucis amers!
Une ineffable paix monte et descend sans cesse
Du bleu profond de l'âme au bleu profond des mers.

TROISIÈME PROMENADE

Le soleil déclinait ; le soir prompt à le suivre
Brunissait l'horizon ; sur la pierre d'un champ
Un vieillard, qui n'a plus que peu de temps à vivre,
S'était assis pensif, tourné vers le couchant.

C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,
A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne,
Faisait gaîment chanter sa flûte dans les bois.

Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,
D'une grande famille aïeul laborieux,

Tandis que ses troupeaux revenaient de la plaine,
Détaché de la terre, il contemplait les cieux.

Le jour qui va finir vaut le jour qui commence.
Le vieux pasteur rêvait sous cet azur si beau.
L'océan devant lui se prolongeait, immense
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

O moment solennel! les monts, la mer farouche,
Les vents, faisaient silence et cessaient leur clameur.
Le vieillard regardait le soleil qui se couche ;
Le soleil regardait le vieillard qui se meurt.

QUATRIÈME PROMENADE

Dieu! que les monts sont beaux avec ces taches d'ombre!
Que la mer a de grâce et le ciel de clarté!
De mes jours passagers que m'importe le nombre!
Je touche l'infini, je vois l'éternité.

Orages! passions! taisez-vous dans mon âme!
Jamais si près de Dieu mon cœur n'a pénétré.
Le couchant me regarde avec ses yeux de flamme,
La vaste mer me parle, et je me sens sacré.

Béni soit qui me hait et béni soit qui m'aime!
A l'amour, à l'esprit donnons tous nos instants.

Fou qui poursuit la gloire ou qui creuse un problème!
Moi, je ne veux qu'aimer, car j'ai si peu de temps!

L'étoile sort des flots où le soleil se noie;
Le nid chante; la vague à mes pieds retentit;
Dans toute sa splendeur le soleil se déploie.
Mon Dieu, que l'âme est grande et que l'homme est petit!

Tous les objets créés, feu qui luit, mer qui tremble,
Ne savent qu'à demi le grand nom du Très-Haut.
Ils jettent vaguement des sons que seul j'assemble;
Chacun dit sa syllabe, et moi je dis le mot.

Ma voix s'élève aux cieux, comme la tienne, abîme!
Mer, je rêve avec toi! monts, je prie avec vous!
La nature est l'encens, pur, éternel, sublime;
Moi je suis l'encensoir intelligent et doux.

XLIX

RENCONTRE D'UNE PETITE FAGOTIÈRE

Enfant au teint brun, aux dents blanches,
Ton petit bras derrière toi
Tire un tremblant faisceau de branches.
O doux être d'ombre et d'effroi,

Dans la clairière aux vertes routes
Tu passes; nous nous regardons,

Moi, plein de songes et de doutes,
Toi, les pieds nus dans les chardons.

A nous deux, seuls dans la rosée,
Nous ferions sourire un cagot;
Car, moi, je porte la pensée,
Et toi, tu traînes le fagot.

L

A J. DE S ... LABOUREUR A YVETOT

(MI-CARÊME DE 18..)

I

Roi d'Yvetot, mon camarade,
Je te dis : — Salut ! il fait beau ! —
Comme Racan à Benserade,
Et comme Arioste à Bembo.

En famille chez toi l'on soupe;
Ta médiocrité te plaît;
La gaîté sainte est la soucoupe
De la tasse où tu bois ton lait.

On nous prêche ici la tristesse.
Sanchez dresse procès-verbal
De ce que la folle Lutèce
Va, fort décolletée, au bal.

Il nous pleut des sermons sans nombre,
Très funèbres, point variés;
Mais vous êtes là-bas dans l'ombre
Quelques sages qui souriez.

L'intolérance aux rois s'appuie,
Nous frappant de leur droit divin,
Pendant qu'avril déjà ressuie
Les églantiers dans ton ravin.

Un quadrille est presque une émeute.
L'essaim des cloîtres nous poursuit;
Nos bals sont mordus par la meute
De tous ces dogues de la nuit.

II

Est-ce que les brumes augmentent?
L'homme est de raison indigent
S'il se livre à ces clercs qui chantent
Au Dieu juste un hymne outrageant.

Il faut être de bonne pâte
Pour se figurer que les rois
Sont sacrés, et que Dieu se hâte
Au moindre appel de leurs beffrois;

Et qu'il dit, laissant ses affaires,
Les cieux, l'abîme à diriger,
L'ombre et la conduite des sphères :
— Diantre! Tibère est en danger!

Être l'homme, et suivre la buse!
Croire, après un sermon peu neuf,

Que Dieu n'est qu'un porte-arquebuse
Debout derrière Charles neuf !

Il faut être inepte, ô Voltaire,
Pour dire : C'est vrai, l'élément
Et l'astre aperçoivent sur terre
Louis quinze distinctement.

Il faut être naïf pour croire
Que Dieu se plaît à châtier,
Et qu'Iblis, la grande âme noire,
Aidé par un arbre fruitier,

Invente la place de Grève,
Les pédants, le code civil,
Parce qu'Adam mord après Ève
Dans une pomme de calvil.

Quand on peut croire aux lys, aux roses,
A l'aurore, il est enfantin
De croire à cent romans moroses
Mal traduits du grec en latin,

Il faut être un âne à la lettre
Pour rêver Diderot puni,

Pour damner Kant, et pour admettre
Que Dieu, l'aïeul de l'infini,

Ne s'occupe, en sa gloire énorme,
Sans cesse, hier comme demain,
Qu'à faire le procès en forme
A tout ce pauvre genre humain;

Et que sa clémence est à l'aise
Dans le hurlement des maudits,
Et dans le cri d'une fournaise
Couvrant le chant du paradis.

III

Depuis six mille ans on invente,
On suppose, on effraie, on ment,
Malgré la lumière vivante
Du vénérable firmament.

Le faux ciel que sur nous on penche
Est de chimères pluvieux;

Le mensonge a la barbe blanche;
L'homme est enfant, le conte est vieux.

La loi devient l'hiéroglyphe;
Toujours l'ombre au jour succéda;
Moïse, hélas, produit Caïphe,
Christ engendre Torquemada.

Quel néant l'homme a sur sa table!
Rien fait mettre un monde à genoux.
Le temple est un lieu redoutable
Où le sage enfante des fous.

Les religions sont des gouffres;
A leur surface on voit un mont,
L'erreur, puis de grands lacs de soufres,
Puis de l'ombre, et Dieu triste au fond.

Non, non, ce n'est pas pour le jeûne,
Le cilice et les bras en croix,
Que Jacque est beau, qu'Agnès est jeune,
Que l'alouette chante aux bois!

Le diable et son soufflet de forge
S'évanouissent aussitôt

Que j'écoute le rouge-gorge
Dans ton petit champ d'Yvetot.

Le baïram et le carême
Ont le même idéal tous deux :
La femme maigre, l'homme blême,
Le ciel terrible, Dieu hideux.

Je désire autrement conclure.
Tous ces korans, en vérité,
Ne laissent rien qu'une fêlure
Au cerveau de l'humanité.

Devant ces dogmes qu'on redoute,
Ciel difficile, enfer promis,
Je prends le grand parti du doute,
Et de remplir mon verre, amis.

IV

Le carnaval n'est point un crime.
Jamais mon esprit ne croira

Qu'on tombe à l'éternel abîme
Par les trappes de l'Opéra.

Que Dieu se fâche de la joie,
C'est peu probable; et je suis sûr,
Quand sur nos fronts l'amour flamboie,
Que quelqu'un sourit dans l'azur.

Quand Lise, au plaisir décidée,
Drape son burnous nubien,
Et court au bal, j'ai dans l'idée
Que l'infini le prend très bien.

Je crois peu, dans ma petite ombre,
Qu'être gais, ce soit être ingrats,
Et que le dies iræ sombre
Ait pour masque le mardi gras.

Je doute que, cachant son glaive,
Michel, l'effrayant chérubin,
Pour voir où Musard entraîne Ève,
Loue un costume chez Babin.

V

Ces erreurs, nuage durable,
Obscurcissent la terre, et font
Que l'âme humaine est misérable
En présence du ciel profond.

Ces védas, ces métempsycoses,
Abrutissent l'homme transi;
Donc les champs sont de belles choses,
Et la danse aux flambeaux aussi!

Quand mon archevêque me damne
Pour une tranche de jambon,
Et me maudit, j'aime mieux Jeanne,
Meilleure preuve d'un Dieu bon.

J'aime mieux rêver sous les saules
Que de lire les mandements

De monsieur le primat des Gaules
Contre les poulardes du Mans.

Je trouve charmantes les belles ;
Et je préfère la gaîté
Des Margots et des Isabelles,
A Santeuil hurlant : Stupete !

Je répugne aux vieux dogmes tristes ;
Je veux, en deux efforts égaux,
Tirer l'art des mains des puristes
Et Dieu des griffes des cagots.

Je hais les césars et les Romes ;
Ma sagesse, en ces temps railleurs,
C'est beaucoup d'amour pour les hommes,
Beaucoup de pitié pour les fleurs.

Je donnerais dix rois de France
Et vingt sultans de Dahomey
Pour ôter au pauvre une transe,
Une nuée au mois de mai.

VI

Tout homme est pris, dans son bas âge,
Par le mensonge triomphant;
Les ténèbres, cet esclavage,
M'ont mis au bagne, tout enfant.

Ceux pour qui l'ignorance est l'ordre
Ont, sur ma pensée où Dieu luit,
Pris soin de nouer et de tordre
L'énorme chaîne de la nuit.

Chaque chaînon de cette chaîne
Est fait d'autorité, de deuil,
D'énigme, et de la vieille haine
Forgée avec l'antique orgueil.

La peur, tous les textes terribles,
Tout l'anathème, tout l'enfer,

Tous les korans, toutes les bibles,
Mêlés, en composent le fer.

Cette chaîne, où rampe une flamme,
Sur l'enfant comme sur l'agneau
Pèse, et nous étreint; mais mon âme
Rit, et passe à travers l'anneau.

LI

LE PARISIEN DU FAUBOURG

Il fait la noce éternelle.
La table est dans la tonnelle;
Mort ivre, il tombe dessous;
Et, c'est là sa réussite,
Il va, quand il ressuscite,
Au paradis pour six sous.

Rire et boire, et c'est la vie!
On régale; on se convie
Sur le vieux comptoir de plomb;

Toujours fête ; et le dimanche
Tient le lundi par la manche ;
Le dimanche a le bras long.

Le broc luit sous les charmilles.
— Nous tendrons un verre aux filles
Et nous les embrasserons ;
Être heureux, c'est très facile.
La Grèce avait le Pœcile,
La France a les Porcherons.

Las, on se couche aux carrières... —
Oh ! ce peuple des barrières !
Oh ! ce peuple des faubourgs !
Fou de gaîtés puériles,
Donnant quelques fleurs stériles
Pour tant de profonds labours !

Il dort, il chante, il s'irrite,
Rome dit : quel sybarite !
Sybaris dit : quel romain !
A toute minute il change ;
Et ce serait un archange
Si ce n'était un gamin.

L'athénien est son père.
Par moments on désespère;
Il quitte et reprend son bât.
Devinez cette charade;
Il achève en mascarade
Ce qu'il commence en combat.

Il n'a plus rien dans les veines;
Il emploie aux danses vaines
Ces grands mois, juillet, août!
Quel bâtard, ou quel maroufle!
— Mais un vent inconnu souffle;
Il se lève tout à coup,

Tout ruisselant d'espérance,
Disant : Je m'appelle France!
Splendide, ivre de péril,
Beau, joyeux, l'âme éveillée,
Comme une abeille mouillée
De rosée au mois d'avril!

Il se lève formidable,
Abordant l'inabordable,

Prenant dans ses poings le feu,
Sonnant l'heure solennelle,
Ayant l'homme sous son aile
Et dans sa prunelle Dieu!

Fier, il mord dans le fer rouge.
Il change en éden le bouge,
Enfante chefs et soldats,
Et, se dressant dans sa gloire,
Finit sa chanson à boire
Par ce cri : Léonidas!

Qu'un autre lui jette un blâme.
Il est le peuple et la femme;
C'est l'enfant insoucieux
Qui soudain s'allume et brille;
Il descend de la Courtille,
Mais il monte dans les cieux.

LII

O rois, de qui je vois les royaumes, là-bas,
Au fond d'un gouffre plein de foudre et de combats,
Je ne sais pas combien de temps Dieu vous accorde;
Mais je sais qu'il me donne en sa miséricorde
Un petit coin de terre où la rose fleurit.
La vaste mer connaît mon île et lui sourit,
Et murmure à mes pieds son doux épithalame,
Et je ne connais rien de plus calmant pour l'âme
Que cette solitude immense, où j'ai des fleurs.

Les frais zéphyrs de mai, mystérieux souffleurs,
Me chuchotent des vers de Virgile à l'oreille;
Le printemps n'admet pas ce qui le dépareille,
Il chasse grêle et neige, et sur l'hiver descend
Avec le gai courroux d'un enfant tout-puissant;
L'aurore et la jeunesse entrent en équilibre;
Partout éclate et rit la grande leçon libre
D'amour que chacun donne et que chacun reçoit;
Nul n'échappe à la loi divine, quel qu'il soit;
La jeune fille montre au jeune homme la mousse;
Le petit oiseau voit comment la feuille pousse
Autour de l'humble nid, par le chêne adopté;
Le papillon enseigne au lys la volupté;
Je contemple ce tas d'écoles buissonnières,
Et je hais l'affreux vent qui gonfle vos bannières!

LIII

J'ai coudoyé les rois, les grands, le fou, le sage,
Judas, César, Davus,
Job, Thersite, et je suis effaré du passage
Des hommes que j'ai vus.

J'ai subi l'insulteur qui lapide la tombe
Et qui raille l'exil ;

Car sur nous le tonnerre auguste souvent tombe
Avec le crachat vil.

J'ai cherché le malheur comme un chasseur le tigre.
Mon fruit nourrit un ver.
Je suis une hirondelle étrange, car j'émigre
Du côté de l'hiver.

Je ne serai jamais qu'un vaincu ; j'ai pour règle
D'être avec les blessés ;
Quand ils sont trop vainqueurs, je dis au peuple, à l'aigle,
A Dieu lui-même : Assez !

Je pense que j'ai fait des choses nécessaires ;
Je n'ai pas de regrets ;
L'homme juste est content d'employer ses misères
A bâtir le progrès.

Pourtant vous ne pouvez empêcher que je songe,
Las du sort par moments,
Et de l'ombre que laisse aux âmes le mensonge
De tant d'événements.

Le destin m'a jeté de tempête en tempête,
De récif en récif ;

Jamais mon cœur saignant n'a fait courber ma tête;
Mon courroux est pensif.

J'ai traversé les pleurs, les haines, les veuvages,
Ce qui mord, ce qui nuit;
Noir rocher, j'ai connu tous les âpres visages
Du deuil et de la nuit.

J'ai lutté; j'ai subi la sinistre merveille
Des abîmes mouvants;
Et jamais on ne vit dispersion pareille
D'une âme à tous les vents.

Je suis presque prophète et je suis presque apôtre;
Je dis : C'est bien! allons!
Mais je ne voudrais pas de mon sort pour un autre,
O fauves aquilons!

LIV

UNE ROUGEUR AU ZÉNITH

Quoi ! ce n'est pas réel parce que c'est lointain !
Ne croyez pas cela, vous qu'un hasard hautain,
Une chance, une erreur, l'invention des prêtres,
Un mensonge quelconque, a faits rois, princes, maîtres,
Papes, sultans, césars, czars, qui que vous soyez,
Qui tenez les vivants sous le sceptre ployés,
Et qui mettez Berlin, Stamboul, Pétersbourg, Rome,
Les ténèbres, le dogme et le sabre, sur l'homme.

Vous qui vous croyez grands et nous croyez petits,
Regardez la lueur, et soyez avertis
Que nous ne serons pas toujours le troupeau triste,
Rois, et que l'avenir, ce flamboiement, existe.
On vous rassure. On dit : utopie! Eh bien non;
Ayez peur. Vous avez ici-bas le canon,
Le trône, l'échafaud, l'obus, le knout, le glaive;
Mais nous avons là-haut cette clarté, le rêve;
Nous avons ce rayon, l'idéal; nous avons
Ce qu'avaient autrefois les pâles esclavons,
Les juifs, les huguenots et les noirs, l'espérance;
Nous avons l'infini, sublime transparence;
Nous avons la traînée effrayante de feu
Qui vient vers l'homme avec un message de Dieu,
Et qui fait frissonner l'ombre, blêmir la roche,
Fuir l'orfraie et hurler les loups, à son approche.
Oui, le grand éden libre avec ses songes fous,
Oui, l'énorme avenir de lumière pour tous
Qui vous rougit le ciel, rois, et qui nous le dore,
Qui vous semble fournaise et qui nous semble aurore,
Nous l'aurons. Nous l'avons! car c'est déjà l'avoir,
C'est déjà le tenir presque, que de le voir.
Et nous l'apercevons, le superbe prodige!
Vous le voyez aussi. Levez les yeux, vous dis-je!
Ne vous figurez pas que pour être indistinct
Cela ne soit pas vrai. Quoi! mais c'est presque éteint!
Non. C'est mêlé de nuit! Il le faut. Sans pilote!
Qu'en savez-vous? Quoi donc! cette rougeur qui flotte,
C'est quelque chose? O rois, c'est tout. Dans les palais,
Les maîtres à voix basse en parlent aux valets,

Et les valets ont peur, mais font semblant de rire.
Ah! vous pouvez frapper, supplicier, proscrire;
Cela n'en vient pas moins. Cela marche. C'est loin,
Mais sûr. Rois, ce sera l'acteur, c'est le témoin;
C'est le juge déjà. C'est l'idéal, ô princes!
C'est le réel. Régnez, soit. Prenez des provinces,
Volez-vous entre vous des peuples, triomphez;
Respirez notre espace à nous les étouffés;
Mangez, buvez, chez nous les affamés; souffrance,
C'est patience; ô sombre et douce délivrance,
Tu viens! O rois, régnez, cela nous est égal;
Ayez la Sibérie, ayez le Sénégal;
Jetez-nous au vil bagne, aux noirs exils, qu'importe!
Pendant que des clairons chantent à votre porte
Et que des sabres nus gardent votre festin,
Au zénith, une flamme informe, le destin,
Le progrès, la confuse ébauche de la vie,
La lampe des penseurs d'un jour pâle suivie,
Sur laquelle jadis Torquemada soufflait,
Brille et s'avance, et jette on ne sait quel reflet,
Prêtres, sur votre autel, princes, sur votre table.
La comète est ainsi vaguement formidable.

LV

HORREUR SACRÉE

Souvent, dans le hallier où l'églogue hypocrite
S'en va chantant,
J'ai tout à coup cessé de lire Théocrite
Inquiétant;

Homère fait trembler; un gouffre est dans Eschyle;
Parfois je veux
M'enfuir quand Circé passe ou quand je vois Achille
Pris aux cheveux;

Les aigles sur les bords du Gange et du Caÿstre
Sont effrayants;

Rien de grand qui ne soit confusément sinistre;
Les noirs pæans,

Les psaumes, la chanson monstrueuse du mage
Ézéchiel,
Font devant notre œil fixe errer la vague image
D'un affreux ciel.

L'empyrée est l'abîme, on y plonge, on y reste
Avec terreur.
Car planer, c'est trembler; si l'azur est céleste,
C'est par l'horreur.

L'épouvante est au fond des choses les plus belles;
Les bleus vallons
Font parfois reculer d'effroi les fauves ailes
Des aquilons.

Ils sont pleins de regards et d'aspects; et les sages,
Seuls dans les bois,
Méditent, attentifs dans l'ombre à des passages
D'yeux et de voix;

Le poëte serein contient l'obscur prophète;
Orphée est noir;

C'est dans une lueur mystérieuse, faite
D'aube et de soir,

C'est en regardant fuir sous l'insondable voûte
D'affreux griffons,
Qu'Amos effaré songe et qu'Isaïe écoute
Les bruits profonds;

Alcée est sidéral, Lucrèce est redoutable,
Job voit l'Esprit;
Le Sphinx vient par moments s'accouder sur la table
Où Dante écrit;

Plaute par Thalia, formidable bouffonne,
S'entend gronder;
Et Pindare en levant les yeux voit Tisiphone
Le regarder;

De là tant de beautés difformes dans leurs œuvres;
Le vers charmant
Est par la torsion subite des couleuvres
Pris brusquement;

A de certains moments toutes les jeunes flores
Dans la forêt

Ont peur, et sur le front des blanches métaphores
L'ombre apparaît;

C'est qu'Horace ou Virgile ont vu soudain le spectre
Noir se dresser;
C'est que là-bas, derrière Amaryllis, Électre
Vient de passer.

La nature est en vain pleine de fleurs, de fêtes,
Et de pardons,
Les poëtes ont beau rayonner sur nos têtes,
Nous entendons

Parler de sombres voix à Delphe, aux Propylées,
Et dans Endor;
Et la nuit a toujours des méduses mêlées
Aux astres d'or.

LVI

*

I

L'âme humaine est sans cesse en tous les sens poussée.

Dans l'étrange forêt qu'on nomme la pensée,
Tout existe. Sina n'exclut pas Cythéron.
La douce flûte alterne avec le fier clairon;
Le fifre railleur donne aux lyres la réplique;
Ici Vesta cachée, et là Vénus publique;
Le taillis chaste admet les faunes impudents;

Et, quoiqu'un mage austère et grave soit dedans,
L'antre n'empêche pas les nymphes d'être nues.
La pensée est le lieu des routes inconnues,
Du doute, où les chercheurs ont fait ce qu'ils ont pu,
Le vague itinéraire à chaque instant rompu.
Toujours plus loin! voilà le seul avis que donne
Au songeur cette sombre et fatale Dodone.
Tout est réalité, mais tout est vision.
Marchez.

II

Et c'est ainsi dans la création.
Rien qui ne soit passage, essai, brume, aventure,
Songe, la vie ayant la mort pour nourriture.
Décor dont les châssis des deux côtés sont peints,
Ici la face et là le masque. Les sapins,
Les chênes, les torrents, l'attitude effarée
Des écueils à jamais battus par la marée,
Tout parle. Rien ne ment. Pas un malentendu.
Pas une note fausse et pas un cri perdu.
Pas une voix disant une chose pour l'autre.

Le vent sait ce qu'il dit aussi bien que l'apôtre ;
L'étoile dialogue avec l'aube, et quand l'air
S'ouvre à la déchirure énorme de l'éclair,
Les orages profonds confusément murmurent
Le verbe dont jadis les poëtes s'émurent,
Et d'où sortit, écho du temple ténébreux,
Avec le pæan grec, l'hosanna des hébreux.
Chaque saison apporte et remporte sa tente.
La fauve immensité n'est pas toujours contente,
Et l'on entend en bas un grondement confus.
Mais qu'importe. Parfois l'ombre essaie un refus,
La nuit fait ses noirceurs, l'hiver jette sa glace;
Le mal, ce grand blasphème obscur, au bien s'enlace ;
Tout cela, c'est la vie. En toute chose on peut
De la nuit et du jour étudier le nœud;
Le prodige divin roule dans ses tumultes
Pêle-mêle, nos lois, nos croyances, nos cultes,
Et pour faire avancer la justice, et prouver
Le droit, et le progrès, cet éternel lever,
Les désastres font presque autant que les victoires;
Le mystère profond des voix contradictoires
Éclate, et l'enfer donne au paradis raison
D'un bout à l'autre bout du sinistre horizon.
Car le sarcasme affirme, et maudire, c'est croire.
La huée est un bruit qui constate la gloire.

III

Oui. Tout, c'est l'harmonie. Adorons et pensons.
Livrons notre âme ouverte aux cris comme aux chansons.
Le vent fuit. Regardons entrer dans l'invisible
Ce javelot lancé vers l'éternelle cible;
L'arbre pousse; observons cette croissance; ayons
L'œil attentif à l'onde, aux souffles, aux rayons;
Sondons de toutes parts à la fois le mystère.
Notre race, depuis qu'elle est sur cette terre,
Travaille, et ne sait rien que ce que l'homme apprit
Dans ces dispersions superbes de l'esprit.

Oh! c'est une raison de contempler sans cesse,
Que ce ciel sans orgueil, ce gouffre sans bassesse,
Cette guerre d'où naît la paix, ces grands reflux
Des éléments s'offrant entre eux leurs superflus
Et mêlant par les bords leurs océans farouches.
Oh! l'unanimité sort de toutes les bouches!
Que c'est beau, cet accord des contraires, disant
Le même mot sublime, effrayant, innocent!

*

Sombre unité! la loi des choses est la nôtre.
Une saison ne sert qu'à faire venir l'autre;
Hier en reculant fait avancer Demain;
Profonde identité. Sort! nuit!

L'esprit humain
Contient le même songe obscur que la nature;
Il a sur l'infini comme elle une ouverture,
Mais l'obstacle est dans l'ombre, et nous y distinguons
Une porte que nul n'ébranle sur ses gonds,
C'est l'inconnu. L'esprit de l'homme en qui tout vibre
Va heurter cette porte avec une aile libre;
Nous la sentons, au fond de l'abîme serein,
Faite d'on ne sait quel mystérieux airain;
Quelqu'un parle tout haut derrière cette porte;
De ce que cette voix dit, et des mots qu'emporte
Le vent semblable au rêve, et que nous saisissons,
Naissent tous nos espoirs comme tous nos frissons.
Et ce sont ces mots-là qui viennent jusqu'à l'homme
A travers les songeurs de Judée et de Rome,
A travers Jérémie et Lucrèce, à travers
Ce tumulte orageux de strophes et de vers

Qui se mêle au ciel sombre et sort, fumée ardente,
De tous ces volcans, Job, Moïse, Eschyle, Dante.

Ces inspirés, en qui la nuit s'unit au jour,
Avaient ce grand courroux qui naît d'un grand amour,
Une fournaise était en leur cœur amassée.

Oui, les poëtes saints vont chercher la pensée
Aux mêmes profondeurs que les volcans le feu;
Juvénal, noir, rongé par la muse, est un lieu
Autant qu'un homme, un mont de haine, et s'accoutume
A la colère ainsi que Vésuve au bitume.
Le génie est un puits d'éruptions; un cri
Sort d'un cratère, ou bien d'un poëte attendri;
La lave chante et bout, l'hymne s'embrase et souffre;
L'ardent prophète jette une clameur de gouffre,
Et Dieu, que nul ne vit et que tout devina,
Gronde dans Isaïe autant que dans l'Etna.

EN PLANTANT LE CHÊNE

DES ÉTATS-UNIS D'EUROPE

DANS LE JARDIN DE HAUTEVILLE HOUSE

LE 14 JUILLET 1870

AUX PROSCRITS

I

Semons ce qui demeure, ô passants que nous sommes !
Le sort est un abîme, et ses flots sont amers.
Au bord du noir destin, frères, semons des hommes,
Et des chênes au bord des mers !

Nous sommes envoyés, bannis, sur ce calvaire,
Pour être vus de loin, d'en bas, par nos vainqueurs,

Et pour faire germer par l'exemple sévère
Des cœurs semblables à nos cœurs.

Et nous avons aussi le devoir, ô nature,
D'allumer des clartés sous ton fauve sourcil,
Et de mettre à ces rocs la grande signature
De l'avenir et de l'exil.

Sachez que nous pouvons faire sortir de terre
Le chêne triomphal que l'univers attend,
Et faire frissonner dans son feuillage austère
L'idée au sourire éclatant.

La matière aime et veut que notre appel l'émeuve;
Le globe est sous l'esprit, et le grand verbe humain
Enseigne l'être et l'onde et la séve et le fleuve,
Qui lui demandent leur chemin.

L'homme, quand il commande aux flots de le connaître,
Aux mers de l'écouter dans le bruit qu'elles font,
A la terre d'ouvrir son flanc, aux temps de naître,
Est un mage immense et profond.

Ayons foi dans ce germe! Amis, il nous ressemble.
Il sera grand et fort, puisqu'il est faible et nu.

Nous sommes ses pareils, bannis, nous en qui tremble
Tout un vaste monde inconnu!

Nous fûmes secoués d'un arbre formidable,
Un soir d'hiver, à l'heure où le monde est puni,
Nous fûmes secoués, frères, dans l'insondable,
Dans l'ouragan, dans l'infini.

Chacun de nous contient le chêne République;
Chacun de nous contient le chêne Vérité;
L'oreille qui, pieuse, à nos malheurs s'applique,
T'entend sourdre en nous, liberté!

Tu nous jettes au vent, Dieu qui par nous commences!
C'est bien. Nous disperser, ô Dieu, c'est nous bénir!
Nous sommes la poignée obscure des semences
Du sombre champ de l'avenir.

Et nous y germerons, n'en doutez pas, mes frères,
Comme en ce sable, au bord des flots prompts à s'enfler,
Croîtra, parmi les flux et les reflux contraires,
Ce gland, sur qui Dieu va souffler!

II

O nature, il s'agit de faire un arbre énorme,
Mouvant comme aujourd'hui, puissant comme demain,
Figurant par sa feuille et sa taille et sa forme
La croissance du genre humain !

Il s'agit de construire un chêne aux bras sans nombre,
Un grand chêne qui puise avec son tronc noueux
De la nuit dans la terre et qui force cette ombre
A s'épanouir dans les cieux !

Il s'agit de bâtir cette œuvre collective
D'un chêne altier, auguste, et par tous conspiré,
L'homme y mettant son souffle et l'océan sa rive,
Et l'astre son rayon sacré !

Nature, que je sens saigner par nos fêlures,
Dont l'âme est le foyer où nous nous réchauffons,

Et dont on voit la nuit les vagues chevelures
Flotter dans les souffles profonds,

Nous confions cet arbre à tes entrailles, mère!
Fais-le si grand, qu'égal aux vieux cèdres d'Hébron,
Il ne distingue pas l'aigle de l'éphémère
Et la foudre du moucheron;

Et qu'un jour le passant, quand luira l'aube calme
De l'affranchissement des peuples sous les cieux,
Croie, en le voyant, voir la gigantesque palme
De cet effort prodigieux.

Nous te le confions, plage aux voix étouffées.
O sinistre océan, nous te le confions;
Nous confions le chêne adoré des Orphées
Aux flots qu'aimaient les Amphions.

Nuages, firmaments, pléiades protectrices,
Écumes, durs granits, sables craints des sondeurs,
Nous vous le confions; et soyez ses nourrices,
Ténèbres, clartés, profondeurs!

III

Vents, vous travaillerez à ce travail sublime;
O vents sourds, qui jamais ne dites : c'est assez!
Vous mêlerez la pluie amère de l'abîme
A ses noirs cheveux hérissés.

Vous le fortifierez de vos rudes haleines;
Vous l'accoutumerez aux luttes des géants;
Vous l'effaroucherez avec vos bouches pleines
De la clameur des océans.

Et vous lui porterez, vents, du fond des campagnes,
Vents, vous lui porterez du fond des vastes eaux,
Le frisson des sapins de toutes les montagnes
Et des mâts de tous les vaisseaux.

Afin qu'il soit robuste, invincible, suprême,
Et qu'il n'ait peur de rien au bord de l'infini!

Afin qu'étant bâti par les destructeurs même,
Des maudits même il soit béni!

Afin qu'il soit sacré pour la mer sa voisine,
Que sa rumeur s'effeuille en ineffables mots,
Et qu'il grandisse, ayant la nuit dans sa racine
Et l'aurore dans ses rameaux!

IV

Oh! qu'il croisse! qu'il monte aux cieux où sont les flammes!
Qu'il ait toujours moins d'ombre et toujours plus d'azur,
Cet arbre, en qui, pieux, penchés, vidant nos âmes,
Nous mettons tout l'homme futur!

Qu'il ait la majesté des étoiles profondes
Au-dessus de sa tête, et sous ses pieds les flots!
Et qu'il soit moins ému du murmure des mondes
Que des chansons des matelots!

Qu'il soit haut comme un phare et beau comme une gerbe!
Qu'il soit mobile et fixe, et jeune, même vieux!

Qu'il montre aux rocs jaloux son ondoiement superbe,
Sa racine aux flots envieux!

Qu'il soit l'arbre univers, l'arbre cité, l'arbre homme,
Et que le penseur croie un jour, sous ses abris,
Entendre en ses rameaux le grand soupir de Rome
Et le grand hymne de Paris!

Que, l'hiver, lutteur nu, tronc fier, vivant squelette,
Montrant ses poings de bronze aux souffles furieux,
Tordant ses coudes noirs, il soit le sombre athlète
D'un pugilat mystérieux!

Car l'orage est semblable au sort qui se déchaîne,
La vie est un guerrier, les vents sont des bourreaux,
Et traitent sous les cieux le héros comme un chêne,
Et le chêne comme un héros.

Qu'il abrite la fleur rampante sur le sable!
Qu'il couvre le brin d'herbe et le myosotis!
Qu'il apparaisse aux vents déchaînés, formidable
De sa bonté pour les petits!

Que rien ne le renverse et que rien ne le ploie!
Qu'il soit, sur ce rivage âpre et des vents battu,

La touffe frémissante et forte de la joie,
De l'audace et de la vertu!

Qu'il réjouisse, auguste, aux rayons pénétrable,
De son fourmillement de feuilles le ciel bleu!
Qu'il vive! Qu'il soit un et qu'il soit innombrable
Comme le peuple et comme Dieu!

En attendant, écume, autan, bruits, noires bouches,
Ménagez l'arbre enfant, éléments irrités!
Tant qu'il sera petit, murmurez, voix farouches,
Et, quand il sera grand, chantez!

Les tyrans, entassant les fléaux, blocs funèbres,
Brisant l'homme idéal, broyant l'homme animal,
Sont en train de bâtir un fronton de ténèbres
Au vieil édifice du mal.

Avec l'ombre qui sort des guerres et des pestes,
Avec les tourbillons des grands embrasements,

Et les miasmes lourds et les souffles funestes
Des fosses pleines d'ossements,

Avec les toits brûlants, les villes enflammées,
Le noir temple du deuil par les rois est construit;
On voit d'ici monter ces énormes fumées,
Colonnes torses de la nuit!

Nous, vaincus, construisons le bonheur! Je convie
Les siècles à ton ombre, ô gland d'adversité!
Crois, arbre; règne, idée; et que l'arbre ait la vie,
L'idée ayant l'éternité!

Pierre et César sont là, pleins du passé féroce!
C'est l'instant de lutter, nous qu'on osa bannir,
Contre le mal géant, contre l'erreur colosse,
Avec ton atome, avenir!

Semons! — Semons le gland, et qu'il soit chêne immense!
Semons le droit; qu'il soit bonheur, gloire et clarté!
Semons l'homme et qu'il soit peuple! semons la France,
Et qu'elle soit humanité!

C'est le champ de l'exil; semons-y l'espérance.
Semons la nuit lugubre, et qu'elle soit le jour!

Germe en Dieu, grain obscur! semons notre souffrance,
Proscrits, et qu'elle soit l'amour!

Oh! que le genre humain monte sur la montagne!
Terre, souris enfin à l'homme audacieux,
Et sois l'éden, après avoir été le bagne,
O globe emporté dans les cieux!

IV

LE LIVRE ÉPIQUE

— LA RÉVOLUTION —



I

LES STATUES



*

Le cavalier de bronze était debout dans l'ombre.

Autour de lui dormait la ville aux toits sans nombre,
Les hauts clochers semblaient, sur les bruns horizons,
De grands pasteurs gardant des troupeaux de maisons;
Notre-Dame élevait ses deux tours, dont chacune,
Lugubre, s'effrayait, dans cette nuit sans lune,
D'entrevoir vaguement sa gigantesque sœur;

Le zénith se voilait d'une telle épaisseur
Que les lueurs du gouffre avaient disparu toutes;
Râlant seul par moments sous les nocturnes voûtes,
Le vent semblait donner passage au désespoir;
Les nuages étaient les plis d'un rideau noir;
On eût dit que le jour ne devait plus renaître,
Ni le matin rouvrir sa sereine fenêtre,
Et que, charbon terrible, âtre à jamais détruit,
Dans cette immensité sur laquelle la nuit,
Monstrueuse, s'était pour toujours refermée,
Tout le soleil éteint s'en allait en fumée,
Tant sur la terre morne et dans le firmament
L'obscurité versait d'évanouissement!

Le ciel, pour on ne sait quels spectateurs funèbres,
Ouvrait jusqu'au fond l'antre immense des ténèbres.

Calme, l'épée au flanc, et portant sur le dos
Le harnais des anciens chevaliers féodaux,
Il était là debout, en habit de bataille.
Héros par le sourire et géant par la taille,
Tenant la bride noire en son noir gantelet,
Colosse et roi, tranquille, immuable, il semblait
Pétrifier la nuit par son éternel geste;
Et, se confondant presque avec l'ombre funeste,
Mêlait son airain sombre à la noirceur des cieux.

La statue, au regard fixe et mystérieux,
Vision du sommet et spectre de la cime,
A l'immobilité sinistre de l'abîme,
Car, étant du sépulcre, elle est de l'infini.
Ce livide cheval qui n'a jamais henni,
Ce guerrier qui, muet, semble le personnage
Du suprême silence et du grand témoignage,
Ce socle dominant les hommes, élevant
Sa paix sombre parmi leur orage vivant,
Et sortant de la tombe avec un air de gloire,
Ce colosse qui prend de force la mémoire,
Qui semble encor le roi, le tyran, le bourreau,
Et qui ne pourrait pas chasser un passereau,
Toute cette figure est un monstre du rêve;
Même quand le soleil la précise et l'achève
Et vient la regarder en face, même au jour,
Même quand les passants fourmillent à l'entour,
D'une crainte secrète elle reste vêtue,
Elle est funèbre encor; mais le soir, la statue,
Roi pensif, dur soldat ou lugubre empereur,
Reprend toute sa nuit et toute sa terreur.

Donc il apparaissait dans l'ombre grandiose.

Tout ce que le néant contient d'apothéose,
Tout ce qu'un front royal peut garder de serein
Dans la captivité tragique de l'airain,
L'horreur du monument, tout ce qu'une prunelle
Peut conserver d'éclair quand elle est éternelle,
Toute la vie étrange et pâle de la mort,
Ce qui reste au héros jadis illustre et fort
Quand le trépas l'étreint de ses deux ailes noires,
Tout l'effort qu'au tombeau le gagneur de victoires
En cessant d'être roi fait pour devenir dieu,
Et la grandeur de l'heure et la grandeur du lieu,
S'ajoutaient au colosse et de son altitude
Augmentaient la suprême et grave solitude;
Et la Seine fuyait avec un triste bruit
Sous ce grand chevalier du gouffre et de la nuit.

Le vent jetait son cri, l'eau jetait son écume;
Et les arches du pont, s'enfonçant dans la brume
Avec un vague aspect de spectre et de chaos,
S'ouvraient sous la statue auguste, et sur les flots
Du fleuve humilié qui pleure et qui querelle,
Porches d'ombre pour eux, arcs triomphaux pour elle.

Soudain, dans ce silence, et sans qu'on pût savoir
Qui parlait dans ce calme impénétrable et noir
Où la profondeur sourde et terrible sommeille,
Au-dessus du colosse immobile, à l'oreille
De la statue ouvrant ses yeux fixes devant
L'espace sépulcral plein de nuit et de vent,
Une voix qui passa comme un souffle de glace,
Dit : — Va voir si ton fils est toujours à sa place.

*

Si quelqu'un à cette heure eût rôdé là, marchant
Sur le quai solitaire ou près du bord penchant,
Aux clartés du falot qui vacille et qui fume,
Cet être eût entendu tout à coup dans la brume,
Qui, l'hiver, fait Paris plus noir qu'une forêt,
Un bruit rauque pareil au bruit qui sortirait
De quelque panoplie énorme des ténèbres;
Il eût senti l'horreur frémir dans ses vertèbres,
Et sa langue à la nuit bégayer des aveux,

IV

LE LIVRE ÉPIQUE

— LA RÉVOLUTION —

I

LES STATUES

Sous ces captifs penchés, tantales de la fuite.
Le reflet des eaux fait, sous l'âpre entablement,
De profil en profil errer un flamboiement,
Et la chauve-souris de l'aile les effleure.
Est-ce que cela raille? Est-ce que cela pleure?

O bouches où l'esprit qui passe, d'horreur plein,
Rêve Pantagruel et retrouve Ugolin!
Masque de Rabelais sur la face de Dante!
Progression d'angoisse et d'horreur ascendante!
Fronts où flambe l'enfer, comme la tombe froids!
O larves! visions de l'invisible! effrois!
Mascarade aperçue à travers le suaire!
Morne évocation du mage statuaire
Qui n'a que Michel-Ange ou Milton pour rival!
Sinistre mardi gras des spectres! carnaval
De l'infini, flottant dans le souffle insondable!
Descente de Courtille énorme et formidable
Pétrifiée au mur du songe et de la nuit!
Est-ce que l'ouragan qui frissonne et qui fuit
Ne va pas emporter cette fresque de pierre?
Dieu! qu'est-ce que l'église et le trône ont pu faire
A ce peuple sans nom, sans lumière, sans voix,
Sans espoir, qui sanglote et ricane à la fois
En regardant, du fond du néant qui le couvre,
D'un côté Notre-Dame et de l'autre le Louvre?

*

Oh! ces enfantements et ces créations,
Ces rencontres de l'âme avec les visions
Pèsent sur le génie, et, le courbant à terre,
Le penchent du côté le plus noir du mystère.
Du jour où tout ce monde étrange t'apparut
Des passions d'en bas râlant l'horrible rut,
T'apportant des douleurs la sublime démence,
O sculpteur, à partir de cet instant immense,
Ta pensée à jamais fut mêlée à la nuit!

Homme grand parmi ceux qu'une flamme conduit,
Oui, maître, ce fut là ta puissance et ta gloire :
Aux princes effarés de force et de victoire,
Au pouvoir ignorant les devoirs et les droits,
Au palais sidéral des reines et des rois,
A l'immense colosse impérial qui lève
Sa tête dans l'éclair du vertige et du rêve,
Au trône sombre ayant pour dais le firmament,

Au monarque, tu fis le grand soubassement,
L'homme; sous le tyran tu mis la multitude!
Les puissants rayonnaient dans leur haute attitude,
Confiants, sûrs du vent, sûrs du flot, sûrs du port;
Toi, grave et dédaigneux, tu donnas pour support
A leur calme, à leur joie, à leur crime, à leurs fêtes,
L'hydre cariatide aux millions de têtes;
Au-dessous de leur gloire, au-dessous de ces noms
Sonnés par la trompette et dits par les canons,
Au-dessous des splendeurs, des vertus proclamées,
Et de la nudité des fières renommées,
Et de tout ce qui crie : Adorez! je suis beau!
Je suis pourpre, je suis glaive, je suis flambeau!
Tu fis, dans le brouillard livide qui s'écroule,
Ramper le gigantesque anonyme, la foule.
Sous les jeux et les ris, sous les molles amours,
Sous Valois, sous Bourbon, sous Condé, sous Nemours,
Sous la tendre Chevreuse et la blonde d'Humière,
Sous toute la beauté dans toute la lumière,
Sous l'olympe royal, hautain, splendide à voir,
Tu sculptas le supplice inouï du bloc noir,
L'angoisse de la masse informe, et le calvaire
Du manant redoutable et du granit sévère.
Les puissants rayonnaient, faisant en liberté
Le partage insolent de la prospérité,
Désaltérant leur soif toujours inassouvie,
Prenant tout le bonheur, prenant toute la vie;
Vénus regardait Mars avec ses plus doux yeux;
Les fiers drapeaux faisaient de grands frissons joyeux;
Les rois étaient armés, les femmes étaient nues;

Les chasses s'enfuyaient au fond des avenues;
Tout était le palais, le banquet, le gala;
Toi, tu fis, en regard de tout ce Louvre-là,
Brusquement, aux lueurs de ta torche qui brille,
Du grand cachot Misère apparaître la grille
Et les faces qu'on voit à travers ses barreaux!
O protestation terrible! les héros,
Les gagneurs de bataille et les dieux de la terre,
Des hauts arcs de triomphe habitant l'acrotère,
Vainqueurs, cuirassés d'or, vêtus de diamant,
Du genre humain pensif sombre éblouissement,
Éclatants, radieux, vaillants, criant Montjoie,
Résumaient le miracle effrayant de la joie,
De l'azur sans nuage et sans fond, du soleil;
Toi, songeur, tu voulus que là, sous leur orteil,
Tout un monde aux rictus sans fin, aux yeux sans nombre,
Effroyable, exprimât le prodige de l'ombre!
Ton art, que jusqu'aux fronts réprouvés tu courbas,
Sous les monstres d'en haut mit les monstres d'en bas,
Le peuple, qui se fait chaque jour moins difforme,
Et qui deviendra grand sans cesser d'être énorme.

Oui, l'Averne terrestre avec ses Ixions,
Le poëme hagard des malédictions,
Gueux, cagoux, malingreux, bohémiens, marranes,
Le menton bestial du paria, les crânes
Que sous son bas plafond l'ignorance a faits plats,
Les fauves suppliants, tout ce qui dit : hélas!

Sylvains et paysans entrevus sous les lierres,
Lèvres avec l'injure et le cri familières,
L'oreille où s'est empreint le pavé, dur chevet,
La maigreur que la loque en grelottant revêt,
Le maraud, le manant, le prolétaire blême
A qui Malthus dit : Meurs ! quand Jésus lui crie : Aime !
Les pauvres frémissant de se sentir bandits,
La lèpre des cloisons malsaines du taudis
Gagnant l'habitant sombre, et passant, incurable,
Du mur de la misère au front du misérable,
Idiots, mendiants râlant sur les chemins,
Tout le fourmillement des cloportes humains,
Le berceau condamné, l'innocence punie,
Les mourants éternels de la grande agonie,
Un Pélion hideux sous un splendide Ossa,
Voilà ce que ton bras titanique entassa !
Et, tandis qu'on sculptait, pour le sceptre et l'épée,
Le bronze dithyrambe et le marbre épopée,
O poëte, tu fis grimacer à jamais
Sous les guerriers d'airain des lumineux sommets,
Sous les déesses d'aube et de blancheur vêtues,
Les masques, populace horrible des statues !

Et pour égayer l'œuvre étrange, dans ce tas
De maux, de désespoirs, de sanglots, tu jetas
Toute une parodie infernale et farouche,
Brusquet, Guillot Gorju, Turlupin, Scaramouche,
Tous les spectres qui font trembler de leurs discours

Le tréteau de la rue ou le tréteau des cours;
Tu les fis vivre là! Mais, à ton insu même,
Devin qu'illuminait une clarté suprême,
Ayant de l'avenir déjà l'âpre sueur,
Railleur démesuré, tu mettais la lueur
Des révolutions dans le regard des faunes;
Tu mêlais aux Pasquins de vagues Tisiphones;
C'est presque en menaçant les rois qu'au-dessous d'eux
Tu sculptais leurs fous noirs et leurs bouffons hideux,
Et ta fatale main, ô grand tailleur de pierre,
Dans Trivelin sinistre ébauchait Robespierre.

*

Ce dur Germain Pilon que l'abîme inspirait,
Ce prophète, était-il dans son propre secret?
Avait-il, âme vaste aux grands hasards poussée,
La révélation de toute sa pensée?
Savait-il, ce songeur, quel symbole il jetait
Sur ce gémissement qui jamais ne se tait,
Sur ce fleuve qui glisse ainsi qu'une couleuvre?
Son regard plongeait-il jusqu'au fond de son œuvre?
Mystère! Avoir sculpté les douleurs, les affronts,

L'effroi, la peine; avoir à ces tragiques fronts
Donné pour miroir l'onde, autre image des foules;
Sur la vague, où du vent passent les tristes houles,
Sur tous les plis que fait le grand linceul des flots,
Sur l'âpre inquiétude et sur les longs sanglots
Que le fleuve orageux dans sa fuite promène,
O terreur! avoir mis toute la ride humaine
Et tous les froncements du sourcil de la nuit;
Avoir, dans l'avenir par Dieu même introduit,
Montré l'émeute aux rois comme la mer aux grèves;
Avoir démuselé les gorgones des rêves;
Avoir multiplié Méduse sur ce mur
Où l'art vertigineux ouvre son œil obscur;
Évoquer le vieillard, l'homme, l'enfant, la femme,
Effarer le granit et le pénétrer d'âme;
Faire pleurer la pierre et la désespérer;
Ouvrir tout l'horizon du gouffre, et l'ignorer!
Être, sans s'en douter, le précurseur terrible;
Être, sans le savoir, Titan; est-ce possible?

Dieu! collaborateur ténébreux et serein!
Qui sait si le génie, effrayant souverain,
A qui les astres font dans l'ombre un diadème,
A l'intuition totale de lui-même?
Oh! de l'esprit humain ces grands amphictyons,
Dante, Isaïe, Eschyle, — étranges questions! —
Cervante et Rabelais, savaient-ils leur empire?
Shakspeare, ô profondeurs! voyait-il tout Shakspeare?

Molière par Molière était-il ébloui?
Qui pourrait dire non? Qui pourrait dire oui?

Qu'importe! Après avoir mis ce deuil sur ce râle,
Le sculpteur est rentré dans la nuit sidérale,
Calme et sombre, et léguant aux siècles ce tableau,
La passion du peuple et le tourment de l'eau!
Et maintenant passez, et tâchez de comprendre!
Homère savait-il qu'il faisait Alexandre?
Socrate savait-il qu'il engendrait Jésus?
O gouffres de l'esprit vaguement aperçus!
Amer Germain Pilon qui dans la nuit nous plonges,
Qui sait, dans le dédale insensé de tes songes,
A quelle porte d'ombre et d'horreur tu frappas?
Qui sait si ton poëme inouï ne vient pas
De plus loin que la terre et de plus haut que l'homme,
Des profondeurs que nul ne connaît et ne nomme,
Du précipice ouvert au delà du cercueil?
Qui sait si tu n'as point contemplé l'affreux deuil
De la nature immense, et si, funèbre artiste,
Tu n'avais pas en toi le souffle le plus triste
Dont puisse frissonner un esprit sous les cieux,
La désolation du Mal mystérieux,
Quand, regardant ces flots, tu penchas, noir génie,
L'éternel grincement sur la plainte infinie?

Or, tandis que les eaux fuyaient, mouvants miroirs,
En voyant les trois rois marcher sur les quais noirs,
Les masques monstrueux éclatèrent de rire,
Éclat si ténébreux et plein d'un tel martyre
Qu'aujourd'hui même, après que tant de flots d'oubli
Ont coulé sous ce pont chancelant et vieilli
Depuis la sombre nuit qu'en frissonnant j'éclaire,

Plusieurs des mascarons du fronton séculaire
En gardent le reflet dans leur œil flamboyant,
Et sont encor fendus de ce rire effrayant.

Et celui qui riait le plus haut dans le gouffre,
Larve ayant dans les dents une lueur de soufre,
Face mystérieuse aux cyniques sourcils
Soudain épanouie en fauve Némésis,
Jeta ce cri :

— Troupeau, tourbe, foule hagarde,
Manants, réveillez-vous! populace, regarde;
Ouvrez vos yeux obscurs de larmes chassieux;
Voici trois de vos rois qui marchent sous les cieux.
Leur front a la noirceur que laisse un diadème.
Ils ont plus d'ombre en eux que n'en a la nuit même;
[illegible] après la mort, le sort de tous ces dieux,
[illegible]ux, ayant été plus radieux.
[illegible] donc vont-ils? Allez! allez! qu'importe!
[illegible] pas besoin qu'on vous pousse la porte,
[illegible] est pavée et large est le terrain;
— L'un est en marbre et deux sont en airain;
[illegible] sont faits des cœurs de tous les rois leurs pères. —
[illegible] tous, réveill[illegible]ous au fond de vos repaires,
[illegible] ans traînez l'immense croix,
[illegible] ces spectres qui sont rois!

Vous en avez pleuré, voici l'heure d'en rire.

Qui sont-ils? Écoutez ce que je vais vous dire.

Le premier, c'est la joie. Il fit tout en riant;
Il riait à la guerre, et riait en priant;
Le jour qu'il vint au monde, adopté par la gloire,
Son aïeul fit chanter sa mère et le fit boire;
Ce roi de belle humeur a ri jusqu'au tombeau;
C'est en riant qu'il fit de Dieu son escabeau;
Il marcha sur l'autel pour monter sur le trône;
Des meurtriers des siens il recevait l'aumône;
Il riait tant, qu'il dut exiler d'Aubigné,
Car le joyeux ne peut que chasser l'indigné;
Suivi de ses féaux, vaillantes valetailles,
Il s'épanouissait, il aimait les batailles
Et les filles, cherchant gaîment tous les hasards.

Oh! d'Estrée et de Bueil, d'Entrague et des Essarts!
Nuits! parcs mystérieux, murmures des cascades!
O danses et chansons sous les pâles arcades!
Nymphes reines! ô rois satyres et sylvains!
O bon Henri! beautés, folles aux yeux divins!
Ces chiennes de l'amour, comme il s'en faisait suivre!
Comme il les enivrait de l'extase de vivre!
Comme il leur prodiguait les bijoux florentins,
Les fêtes, les ballets, les concerts, les festins
Sur qui, pour laisser voir les cieux, le plafond s'ouvre,
Les lits de brocart d'or dans les chambres du Louvre,
Et les vastes palais et les riches habits,
Et dans la pourpre en feu la braise des rubis,
Et les perles des mers dans les flots de la soie!
O temps heureux!

Autour de ce trône de joie
Les juges, pour servir la royauté fougueux,
Allaient expédiant dans l'ombre un tas de gueux;
On pendait des marauds et des rustres, rebelles
A la taxe, à la taille, aux aides, aux gabelles,
Vanupieds refusant les impôts; il faut bien
Que quelqu'un paie en somme et le roi n'y peut rien;
Et le soir, à travers le doux bruit des fontaines,
Quand les rires, mêlés aux musiques lointaines,

Semblaient accentuer la flûte et le hautbois,
Quand dans le jardin sombre épaissi comme un bois
On voyait des amants errer, et sous les branches
D'ardents profils chercher de vagues gorges blanches;
Quand dans les fleurs de lys planait l'amour ailé;
Quand Danaé vaincue offrait tout bas sa clé,
A l'instant où le roi, ravi, charmant, affable,
Jupiter fou, riait avec toute la fable,
Gai, ne quittant Léda que pour reprendre Hébé,
Et rendait le baiser qu'il avait dérobé
A quelque Gabrielle, à quelque Jacqueline,
Une brise jetait du haut de la colline
Une haleine de tombe entre les deux baisers;
Et, non loin de ces jeux et de ces ris, brisés,
Nus, grelottant au vent sous les poutres muettes,
S'entrechoquant l'un l'autre et heurtés des chouettes,
Envoyant des bruits sourds jusqu'au royal balcon,
Les squelettes tordaient leur chaîne à Montfaucon!

Ce qui n'empêche pas que ce roi Henri quatre,
Ce Vert-galant qui sut aimer, boire et combattre,
Soit le meilleur de ceux qu'on appelle les rois.

*

Celui qui vient après fut moins joyeux; ses lois
Buvaient du sang; il fut comme un couteau qui tombe;
Son trône ténébreux eut une odeur de tombe,
Et le vautour y songe encore au haut du mont;
Faible et lugubre, il eut pour bras Laubardemont,
Pour cerveau Laffemas, pour âme La Reynie;
Un homme rouge fut son spectre et son génie;
Son amitié menait, pour peu qu'on s'y fiât,
Concini dans l'égout, au billot d'Effiat;
Il semblait à ce roi, sombre tête perdue,
Que toute branche était comme une main tendue
Demandant un cadavre; il ne refusait pas;
Les arbres devenaient potences sous ses pas;
Jamais il ne laissait son prévôt la main vide;
Il jetait au supplice, affreuse goule avide
Qu'il croyait voir toujours dans l'ombre mendier,
Tantôt Galigaï, tantôt Urbain Grandier;
Il cherchait le charnier comme Henri la mêlée;
Il ne haïssait point l'odeur de chair brûlée;
Des chambres de torture il écoutait les bruits;

Ce vendangeur avait pour pommes et pour fruits
Les paniers du bourreau pleins de têtes coupées;
Dans sa tenaille ardente il tordait les épées;
Son prêtre lui faisait faire ce qu'il voulait;
D'une soutane horrible il était le valet;
Le sang l'éclaboussait des talons au panache;
Il séparait les duels avec un coup de hache;
Dépeuplant le sillon, décimant le manoir,
Il a sous les chouquets étendu le drap noir
A Paris, à Toulouse, à Nante, à la Rochelle;
Et de tous les gibets il a tenu l'échelle;
Et sa main en avait gardé le tremblement.

Ce temps fut morne, obscur, douloureux, inclément,
Implacable, et la Grève en fut la seule fête.
Tant que dura ce roi, le peuple eut sur la tête,
Au lieu d'azur, au lieu d'astres, au lieu de ciel,
On ne sait quoi de bas, d'infâme et de cruel;
On entendait la mort marcher sur cette voûte;
Ce règne eut pour plafond l'échafaud qui s'égoutte;
Donc ce roi, c'est le Juste.

*

Et celui qui le suit,
C'est le Grand. Ce héros, ce roi dont le front luit,
Fut magnifique ; il fut le maître incomparable ;
Fier, il avait sous lui la foule misérable,
Les disettes, les deuils, les détresses, les pleurs,
Un chaos de grabats, de fièvres, de douleurs ;
Il fit, magicien, sortir de ces broussailles
Cette fleur gigantesque et splendide, Versailles.
Il fut le roi choisi, de puissance inondé ;
Il eut Colbert, il eut Molière, il eut Condé ;
Il fut lumière ainsi que Bel à Babylone ;
Son trône fut si haut qu'il devint le seul trône,
Et tous les rois étaient de l'ombre devant lui ;
La terre avait pour but d'occuper son ennui ;
Et la toute-puissance et l'empire et la gloire
Et l'amour et l'orgueil faisaient dans la nuit noire
Au-dessus de sa tête un abîme étoilé ;
Gloire à lui ! sous ses pieds, tandis que, dieu voilé
Par toutes les splendeurs sur son front réunies,
Homme soleil ayant pour rayons des génies,

Vêtu d'or, triomphant, heureux, vertigineux,
Ne faisant point un pas qui ne fût lumineux,
Flamme, astre, il empourprait son olympe superbe,
Le peuple, n'ayant pas de pain, mangeait de l'herbe,
La nudité hurlait et se tordait les mains,
Les affamés gisants râlaient sur les chemins,
La France esclave avait un haillon pour livrée;
Un hiver, on en vint à ceci que, navrée,
N'ayant plus une ronce à manger, ne sachant
Que faire, ayant brouté tous les chardons du champ,
La misère attaqua les mornes catacombes;
Le soir on enjambait le mur triste des tombes;
Des cimetières noirs l'homme chassait les loups;
De la bière pourrie on écartait les clous,
Et le peuple fouillait de ses ongles les fosses;
Les femmes blasphémaient et pleuraient d'être grosses,
Et les petits enfants rongeaient les os des morts;
Les mères des cercueils tâchaient d'ouvrir les bords,
Cherchant ce qu'on pourrait manger dans ces décombres,
Creusant, mordant; si bien que les trépassés sombres,
Se dressant à travers les tombeaux écroulés,
Disaient à ces vivants : qu'est-ce que vous voulez?
Mais qu'importe! il fut grand; il mit le monde en flamme;
Il fut le nom vainqueur que la foudre proclame;
Et les drapeaux au vent, les tambours, les canons,
Les batailles nouant leurs orageux chaînons,
Les plaines par la mort des villes élargies,
Le réseau flamboyant des vastes stratégies,
Turenne, Luxembourg, Schomberg, Lorge, Brissac,
Et Namur massacrée et Courtray mise à sac,

L'incendie à Bruxelle et le pillage à Furnes,
Les fleuves rougissant de sang leurs sombres urnes,
Gand, Maëstricht, Besançon, Heidelberg, Montmédy,
La boucherie au nord, la tuerie au midi,
L'Europe ravagée, écrasée, étouffée,
Lui firent dans son Louvre un colossal trophée
De ruine, de nuit, de cendre et de tombeaux.

Mais c'est peu, les cités ainsi que des flambeaux
Brûlant et répandant leur lueur sur la terre;
C'est peu l'éclat guerrier, la gloire militaire,
Cette goutte de sang qui s'élargit toujours;
C'est peu le choc des camps, l'écroulement des tours;
La guerre, cheval fauve, au-dessus des frontières,
Jetant aux fronts des rois ses ruades altières,
C'est peu; c'est peu l'épique et vaste assassinat
De l'Artois, de la Flandre et du Palatinat;
Remplacer les moissons par des flots de fumées,
Coucher sur les sillons des cadavres d'armées,
Briser les escadrons contre les escadrons,
Ce n'est rien; ce n'est rien la clameur des clairons,
L'obus crevant les murs, les places bombardées,
Gengiskhan et Timour passés de cent coudées;
Il fit plus, il se fit le grand bourreau de Dieu;
Pieux, il ramena, par le fer et le feu,
Son peuple à la candeur de la foi catholique;
Et Rome admire encor, dans sa joie angélique,
Ce qu'il a fait blanchir, en ces temps immortels,

D'âmes, de cœurs, d'esprits, au pied des vrais autels,
Et de crânes au pied de la potence horrible.
Oh! comme l'évangile extermine la bible!
Comme c'est beau, le roi plein d'un dieu furieux!
Splendides flamboiements du saint glaive des cieux!
De quoi les rois chrétiens ne sont-ils pas capables
Lorsqu'il faut venger Dieu de ces maudits, coupables
Du crime de vouloir prier à leur façon!
O spectacle admirable! exil, bagne, prison,
Des pasteurs, des docteurs, des hommes consulaires
Courbés sous le bâton dans le banc des galères,
Cinq cent mille bannis, cent mille massacrés,
Dix mille brûlés vifs, rompus vifs, torturés,
Patients en chemise au seuil des basiliques,
Tourbillon des bûchers sur les places publiques,
Acre fumée ayant des râles dans ses plis,
Surprises, guet-apens, gens tués dans leurs lits,
Juges fatals passant ainsi que des tonnerres,
Pinces tordant des seins de femme, octogénaires
Dont la barre de fer fait crier les vieux os,
Tous les dogues du meurtre ouvrant leurs noirs naseaux,
Rivières rejetant les noyés sur leurs plages,
Cavalerie affreuse écrasant les villages,
Feu, ravage, viol, le carnage, le sang,
La fange, et Bossuet, sinistre, applaudissant!
O roi pieux béni de l'église qu'il sauve!
Tout un peuple traqué comme une bête fauve!
Oui, ce fut comme un vol de sanglants éperviers;
Montrevel sur Tournon, Lamoignon sur Viviers;
Oui, ce fut monstrueux, oui, ce fut lamentable;

On tuait dans la rue, on tuait dans l'étable;
On jetait dans le puits l'enfant criant Jésus,
La mère, et l'on mettait une pierre dessus;
On sabrait du pasteur la vieille tête chauve;
Les crosses des mousquets écrasaient dans l'alcôve
La nourrice au berceau, l'aïeule à son rouet;
Siècle affreux! les dragons chassaient à coups de fouet
Devant eux des troupeaux de femmes toutes nues;
La débauche inventait des rages inconnues;
L'orgie imaginait des supplices; le vin
Inspirait Sabaoth dans son courroux divin;
Cent monstres bondissaient de contrée en contrée;
La cartouche éclatait dans la vierge éventrée;
L'orthodoxie était comme un tigre qui rit,
Tartuffe encourageait de Sade au nom du Christ!
Fanatisme hideux, implacables doctrines,
Faisant de tout un peuple un monceau de ruines,
Affreux, le sabre aux dents, le crucifix au poing!
Tu ne crois point en Dieu, Louvois! tu n'y crois point,
Letellier! Ah! vieillards, mères, enfants, victimes!
Ce sont les ennemis de Dieu qui font ces crimes;
Le servir de la sorte, avec du sang aux mains,
C'est vouloir l'étouffer dans le cœur des humains;
Ces religions-là, ce sont les pelletées
De terre que sur Dieu jettent les noirs athées!

Et c'est pourquoi ce roi rayonne; il est flagrant
Que, l'autre étant le juste, il faut qu'il soit le grand.

O grandeur, de charnier et de meurtre mêlée,
Qui de têtes de mort apparaît étoilée!
Lion superbe ayant le chat pour compagnon!
Conquérant coudoyé par les supplices! nom
Où la veuve Scarron jette son ombre vile!
Sceptre qui s'est laissé manier par Bâville!
Glaive altier dont la fouine a léché le fourreau!
Lauriers où sont marqués les dix doigts du bourreau!
Roi qui tresse la claie et comble la voirie!
O couronne des lys qui, la nuit, se marie
Au bonnet de béguine où l'église souda
La calotte de fer du vieux Torquemada!

O peuple que son roi broie et détruit! désastre
D'un monde sur qui tombe et s'écrase son astre!

Tout le soir de ce règne appartient aux hiboux;
Dans ce noir crépuscule ils sortent de leurs trous;
Les billots, les poteaux mêlent leurs vagues formes,
Et l'on voit se dresser, monstrueuses, énormes,
Une roue au couchant, une roue au levant,
Où pendent, disloqués, dans les souffles du vent,
Deux cadavres, sur qui tout le genre humain prie,
L'un est la conscience et l'autre est la patrie.

O grand Louis, héros, vainqueur, sacré, flatté,
Adoré, l'avenir, qui dit la vérité
Plus haut que les Fléchiers et que les Bourdaloües,
T'offre un char triomphal, mais avec ces deux roues. —

*

Il se fit un silence, et le masque un moment
Se tut, puis se remit à rire affreusement.

— Allez! le fleuve gronde et le vent se courrouce.
Allez! allez, les rois! Où vont-ils? qui les pousse,
N'ayant plus d'intérêt dans ce monde vivant?
Et qu'est-ce donc qu'ils ont à marcher en avant?
Allez! allez! Où donc les mènes-tu, nuit blême?
Nuit! ces trois rois en vont chercher un quatrième.

*

Ce quatrième-là, comment le raconter?

Venu pour tout corrompre et pour tout éhonter,
Il ne fut pas le roi du sang, mais de l'écume.
L'autre était le soleil, il vint, et fut la brume;
Il fut l'impur miasme, il fut l'extinction
De la dernière haleine et du dernier rayon;
Il répandit sur l'âme humaine exténuée
Tout ce que le bourbier peut jeter de nuée.
Il s'appela Rosbach, il s'appela Terray;
Adieu le pur, le grand, le saint, le beau, le vrai!
Corruption, débauche, impudeur, arbitraire,
Un sinistre appétit de faire le contraire
De ce que veut l'honneur, un satyre à l'affût,
Boue et néant, voilà ce que cet homme fut.
D'autres rois ont été flairés par les orfraies;
Ils ont été les pleurs, les tortures, les plaies,
Les terreurs, les fléaux; celui-ci fut l'affront;

On vit sous lui le front de la France, ce front
Où la lueur de Dieu s'épanouit et monte,
Apprendre la courbure horrible de la honte;
O deuil ! le drapeau franc et la peur mariés ;
Deux vils sauve-qui-peut en même temps criés
Ici par la faillite, et là, par la déroute;
La vieille honnêteté publique croulant toute;
L'honneur mort; dans un siècle un seul jour : Fontenoy;
Ce règne est une cave, et sous ce lâche roi
Tout s'éclipse, grandeur, victoire, exploits célèbres;
Et, de mille fils noirs traversant les ténèbres,
Tout au fond, arrêtant dans leur vol vers l'azur
La grâce, la beauté, la jeunesse au front pur,
Son lit sombre rayonne en toile d'araignée.
Et cependant la terre est d'aurore baignée,
Un jour se lève, on sent un souffle frissonner;
La France est une forge où l'on entend sonner
Le marteau du progrès et l'enclume du monde;
Tout monte à l'idéal, lui, plonge dans l'immonde;
La France marche au jour, lui dans l'ombre s'enfuit;
Auprès de la lumière il élève la nuit;
En regard de Paris, ce roi bâtit Sodome.

Or on allait cherchant un surnom à cet homme.

Voyez : instincts rampants, amours empoisonneurs,

Toutes les lâchetés et tous les déshonneurs,
Ignorance du bien et du mal, turpitude,
Bon visage aux méchants, orgie, ingratitude,
Soupir de délivrance à la mort de son fils;
Organisant la faim, faisant d'affreux profits
Sur les peuples hagards que la misère mine,
S'engraissant de leur diète et mangeant leur famine,
Roi vampire; riant des sanglots, sourd aux cris;
Rampant, faisant régner l'Angleterre à Paris;
Laissant rouer Calas, laissant brûler Labarre;
Dur par indifférence et mollesse, barbare
Pour ne pas se donner la peine d'être bon;
Fumier fleurdelysé, Vitellius Bourbon;
Ayant sous ses plaisirs des prisons sépulcrales,
Des pleurs dans la Bastille exécrée, et des râles
Dans les cages de fer du vieux mont Saint-Michel;
Petit-fils de cent rois, mais pas le plus cruel,
Pas le plus oppresseur du peuple et de l'empire,
Pas le plus furieux ni le plus fou, — le pire;
Le plus vil; exilant quiconque ose penser;
Débile, et par accès tâchant de redresser
Quelque horrible pilier de l'antique édifice,
Au fond du parc-aux-cerfs rêvant le saint-office;
Ayant le mal pour but, la fange pour chemin;
Ténébreux, soupçonné de bains de sang humain;
Foulant aux pieds le droit et la vertu, chimères;
Infâme; soulevant des émeutes de mères;
Froid regard, pied sali, front hautain, cœur fermé;
Comment nommer ce roi, sinon le Bien-Aimé ?

On le méprise tant, ce malheureux, qu'on pleure.
Monstre! il suffit qu'un fou d'une épingle l'effleure
Pour que ce Prusias devienne un Busiris,
Pour qu'on voie, au milieu de l'horreur et des cris,
Cent tourments, plus d'enfer que n'en a rêvé Dante,
Le feu, l'arrachement des membres, l'huile ardente,
Le plomb fondu qui fait d'un coupable un martyr,
Toute une éruption de supplices sortir
De son égratignure élargie en cratère.

O misérable! il est le dégoût de la terre;
Il est l'éclat de rire insolent de vingt rois;
Et l'histoire lui tend l'opprobre et lui dit : bois!
Est-ce donc une loi, nuit, cieux incorruptibles,
Dieu bon, que les abjects succèdent aux terribles,
Qu'on n'échappe au torrent que pour choir au ruisseau,
Et que le sanglier soit suivi du pourceau!

La mort enfin souffla sur cette tête infâme;
Il rendit à la nuit ce qu'on nommait son âme;
Et comme on le portait, au glas sourd des beffrois,
A Saint-Denis où dort le noir monceau des rois,
Le lâche près du fort, l'impur près du féroce,

On vit, tandis qu'autour du funèbre carrosse
Les prêtres répandaient leur encens, vain brouillard,
Ruisseler de dessous le royal corbillard
On ne sait quelle pluie éclaboussant la roue
Qui suintait du char sombre et qui tachait la boue;
C'était ce roi, ce maître et cet homme d'orgueil
Qui tombait goutte à goutte à travers son cercueil.

Despotes, vous vivez, vous dévorez le monde,
Vous avez Pompadour, Diane ou Rosemonde,
Vous riez, vous régnez; les fronts se courbent tous;
La honte des pays frémit derrière vous;
Vous faites une tache immonde sur l'histoire;
Vous mourez : ô la chère et l'illustre mémoire!
Et l'oraison funèbre appelée au palais,
Pleurante, met sa mitre et ses bas violets,
Et, vous mêlant à Dieu, célèbre vos obsèques;
Vos gloires ne font pas reculer les évêques,
Mais vos cadavres font reculer l'embaumeur. —

*

Les masques bruissaient comme une onde en rumeur;
On eût cru, dans un fond insondable et sublime,
Entendre chuchoter les vagues d'un abîme;
Et l'un d'eux qui suivait les rois d'un œil ardent
S'écria :

— Nord et sud! orient! occident!
Où le soleil se lève, où le soleil se couche,
Partout! ils sont partout!... Oh! le grand vent farouche,
Le vent d'en haut, quand donc se déchaînera-t-il?
Le vent de deuil, le vent d'horreur, le vent d'exil
Qui roulera les rois dans ses larges bouffées,
Fera rugir d'effroi le lion des trophées,
Trembler le piédestal sous son orageux flot,
Et prendre à la statue équestre le galop?
O colosses de bronze et de pierre, monarques
Dont le globe meurtri porte partout les marques,
Tyrans, soyez maudits! Puisse, à travers les cieux,

La nuit vous emporter d'un souffle furieux,
Et, le fouet de l'éclair aux mains, pâle et vivante,
Vous poursuivre, mêlant dans l'immense épouvante
Et le cheval de marbre et le cheval d'airain,
Et, rois! faire à jamais, dans la terreur sans frein,
Au fond du gouffre, plein d'éternelles huées,
Sous votre fuite sombre écrouler les nuées! —

Et le masque pleurait et jetait des cris sourds.
Derrière les trois rois qui s'avançaient toujours,
Implacable, il semblait la pâle conscience.

Le rieur effrayant lui cria : Patience!

Et les trois rois marchaient sur le quai ténébreux,
Sans entendre ces cris de l'ombre derrière eux.

III

L'ARRIVÉE

Oh ! les mornes chevaux, comme ils allaient, farouches !
Nul souffle ne sortait de leurs fatales bouches,
Nul regard n'étoilait la noirceur de leurs yeux.
A mesure que, froids, sourds et silencieux,
Ils entraient plus avant dans la grande nuit triste,
L'infini, qui, muet, aux prodiges assiste,
Épaississait la brume au fond de l'horizon ;
Et les arbres, troublés d'un sépulcral frisson,
Tordaient leurs bras souffrants et leurs branches meurtries,

Tandis que cheminaient le long des Tuileries,
Toujours du même pas vertigineux et lent,
Les deux cavaliers noirs et le cavalier blanc.

Devant eux, comme un cap où les flots se déchirent,
L'angle de la terrasse apparut; ils franchirent
Ce pas sombre, et le bruit cessa sur les pavés,
Et l'ombre fit silence; ils étaient arrivés.

L'eau du fleuve fuyait, d'obscurité couverte.

*

O terreur! au milieu de la place déserte,
Au lieu de la statue, au point même où leurs yeux
Cherchaient le Bien-Aimé triomphal et joyeux,

Apparaissaient, hideux et debout dans le vide,
Deux poteaux noirs portant un triangle livide;
Le triangle pendait, nu, dans la profondeur;
Plus bas on distinguait une vague rondeur,
Espèce de lucarne ouverte sur de l'ombre;
Deux nuages traçaient au fond des cieux ce nombre :
— Quatrevingt-treize — chiffre on ne sait d'où venu.

C'était on ne sait quel échafaud inconnu.

Lugubre, il se dressait; derrière sa charpente
De quelque étrange abîme on devinait la pente;
Les arbres regardaient l'horrible vision;
L'ouragan retenait sa respiration
Devant la silhouette informe et ténébreuse;
Et tout semblait hagard; tant la machine affreuse,
Rouge comme un carnage et noire comme un deuil,
Debout entre l'énigme et l'homme, sur un seuil
Qui peut-être est le ciel, peut-être la géhenne,
Contenait de néant, d'épouvante et de haine!

Sous le blême triangle une échelle tremblait.
L'échafaud, immobile et monstrueux, semblait
Communiquer avec la tombe universelle.

Une pourpre, semblable à celle qui ruisselle
Et qui fume le long du mur des abattoirs,
Filtrait de telle sorte entre les pavés noirs
Qu'elle écrivait ce mot mystérieux : Justice.
On devinait que l'âpre et farouche bâtisse,
Calme, définitive, inexprimable à voir,
Avait été construite avec du désespoir,
Et sortait des douleurs, des pleurs et des décombres;
Et que les deux poteaux, dans les carrefours sombres
Où l'homme marche triste, aveuglément conduit,
Avaient jadis marqué les routes de la nuit;
On pouvait, dans la brume où l'infini commence,
Lire sur l'un : Pouvoir, et sur l'autre : Démence;
Le cercle, qui s'ouvrait sous le lourd coutelas,
Rappelait le carcan — et la couronne, hélas!
On sentait, à travers la vague horreur des rêves,
Que ce triangle était forgé de tous les glaives,
Du fer d'Achab ainsi que du fer d'Attila;
Toute l'immensité de la mort était là,
Montant dans la nuée et jusqu'aux cieux terribles.

A peine palpitaient les choses invisibles;
Pas un cri, pas un bruit, pas un souffle. Parfois,
Et ceci redoublait la terreur des trois rois,
Entre les deux sanglants et tragiques pilastres,
La brume s'écartait et l'on voyait les astres.

Car, ô nuit! on sentait que Dieu, le grand voilé,
A cette chose étrange et triste était mêlé;
L'éternité pesait dans ce lieu tout entière;
Cette place fatale en semblait la frontière.

*

Les rois lisaient le mot écrit sur le pavé.

L'œil qui dans ce moment suprême eût observé
Ces figures, de glace et de calme vêtues,
Eût vu distinctement pâlir les trois statues.

Ils se taisaient; et tout se taisait autour d'eux;
Si la mort eût tourné son sablier hideux,
On en eût entendu glisser le grain de sable.

Une tête passa dans l'ombre formidable.
Cette tête était blême; il en tombait du sang.

Et les trois cavaliers frémirent; et, froissant
Vaguement le pommeau de sa lugubre épée,
L'aïeul de bronze dit à la tête coupée
(Dialogue funèbre et du gouffre écouté) :

— Ah! l'expiation, dans ce lieu redouté,
Règne sans doute avec quelque ange pour ministre?
Quel est ton crime, ô toi qui vas, tête sinistre,
Plus pâle que le Christ sur son noir crucifix?

— Je suis le petit-fils de votre petit-fils.

— Et d'où viens-tu?

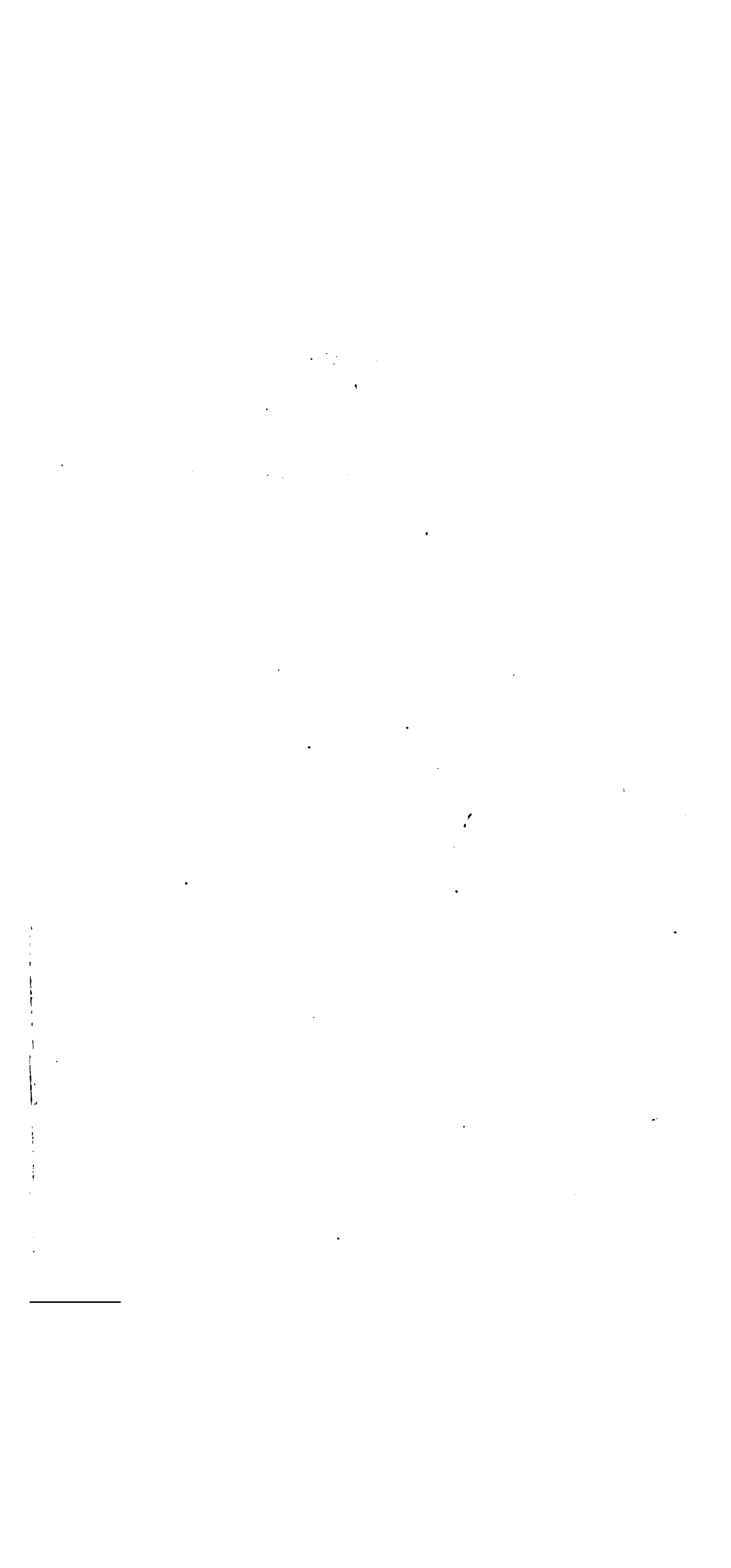
— Du trône. O rois, l'aube est terrible!

— Spectre, quelle est là-bas cette machine horrible?

— C'est la fin, dit la tête au regard sombre et doux.

— Et qui donc l'a construite?

— O mes pères, c'est vous.







Soit. Mais quoi que ce soit qui ressemble à la haine
N'est pas le dénouement, et l'aurore est certaine ;
C'est au bonheur que doit, quoi qu'on fasse, aboutir
L'effort humain, ce sombre et souriant martyr ;
La vie aux yeux sereins sort toujours de la tombe ;
Tout déluge a pour fin le vol d'une colombe ;
Jamais l'espoir sacré n'a dit : Je me trompais.
Oh ! ne vous lassez point, penseurs ; versez la paix,

Versez la foi, versez l'idée et la prière,
Et sur ces flots de nuit des torrents de lumière!
Gloire à Dieu! nul progrès ne se fait à demi.
Le malheur du méchant, le deuil de l'ennemi,
Non, ce n'est pas le but, sous ce ciel qui déborde
De bonté, de pardon, d'extase et de concorde.
Vivants, toutes les fois que ce globe de fer
Ébauche un peu d'éden, ruine un peu d'enfer,
Et qu'un écueil s'écroule, et qu'un phare flamboie,
Et que les nations font des pas vers la joie
En luttant, en cherchant, en priant, en aimant,
Le ciel rayonne et semble un grand consentement.

Les mains se chercheront de loin; tous les contraires,
Désarmés, attendris, calmés, deviendront frères;
Nous verrons se confondre en douces unions
Ce que nous acceptons et ce que nous nions;
Les parfums sortiront à travers les écorces;
L'idée éclairera l'aveuglement des forces;
L'antique antagonisme entre l'âme et le corps
Sera comme une lyre aux célestes accords;
Le souffle baisera l'argile, et la matière
Plongera dans l'esprit sa farouche frontière;
La charrue aidera l'hymne, et les travailleurs
Auront aux mains la gerbe et sur le front des fleurs;
Car pour le verbe saint nulle voix n'est muette!
La pioche du mineur, la strophe du poëte,
Creusent la même énigme et cherchent le même or.

Qu'importe les chemins où l'homme marche encor
Tantôt mouillé de pluie et tantôt blanc de poudre!

C'est en fraternité que tout doit se dissoudre;
Et Dieu fera servir le calcul, la raison,
L'étude et la science, à cette guérison.

Peuples, Demain n'est pas un monstre qui nous guette;
Ni la flèche qu'Hier en s'enfuyant nous jette.
O peuples! l'avenir est déjà parmi nous.
Il veut le droit de tous comme le pain pour tous;
Calme, invincible, au champ de bataille suprême,
Il lutte; à voir comment il frappe, on sent qu'il aime;
Regardez-le passer, ce grand soldat masqué!
Il se dévoilera, peuples, au jour marqué;
En attendant il fait son œuvre; la pensée
Sort, lumière, à travers sa visière baissée;
Il lutte pour la femme, il lutte pour l'enfant,
Pour le peuple qu'il sert, pour l'âme qu'il défend,
Pour l'idéal splendide et libre; et la mêlée,
Sombre, de ses deux yeux de flamme est étoilée.

Son bouclier, où luit ce grand mot : Essayons!
Est fait d'une poignée énorme de rayons.

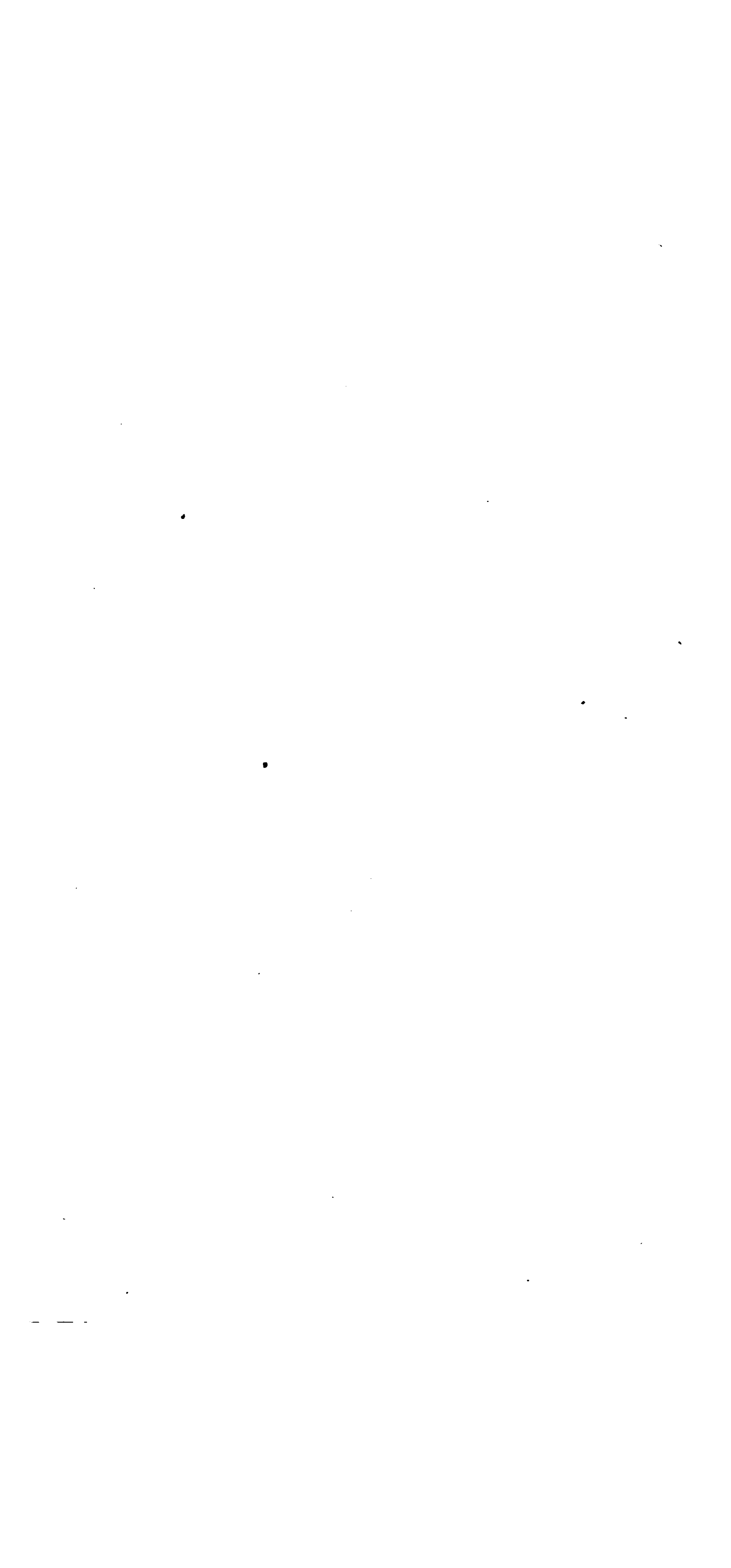
Il ébauche l'Europe, il achève la France;
Il chasse devant lui, terrible, l'ignorance,
Les superstitions où les cœurs sont plongés,
Et tout le tourbillon des pâles préjugés.
Oh! ne le craignez pas, peuples! son nom immense,
C'est aujourd'hui combat et c'est demain clémence.

A qui te cherche, ô Vrai, jamais tu n'échappas.

Une étape après l'autre. Après un pas, un pas.
Dans sa course qui met en feu son auréole,
Le Progrès n'a pas peur d'entrer, lui qui s'envole,
Chez ce monstre divin, la Révolution.
Il lui prend un éclair et lui donne un rayon;
Car il le peut, ses yeux étant faits de lumière;
Puis il sort de la haute et grondante tanière;
Et son attention est toute désormais
Sur ce grand but, plus pur que les plus blancs sommets,
Plus lointain que la nue à l'horizon perdue :
La Paix, clarté visible à travers l'étendue,
L'Harmonie, attirant vers elle l'élément,
L'Amour, prodigieux et chaud rayonnement.

L'aigle de la montagne est rentré dans son aire;
Il a fait en passant sa visite au tonnerre;
Maintenant, l'œil fixé sur l'abîme vermeil,
Calme, il rêve au moyen d'atteindre le soleil.

TABLE



NOUS

III

LE LIVRE LYRIQUE

— LA DESTINÉE —

—

EN PLANTANT LE CHÊNE

DES ÉTATS-UNIS D'EUROPE

—

IV

LE LIVRE ÉPIQUE

— LA RÉVOLUTION —

—


A. Quantin imprimeur
r. S. Benoît, 7 à Paris

